

MISSIONNAIRES

D'ASIE

1954 - 1956

REVELE

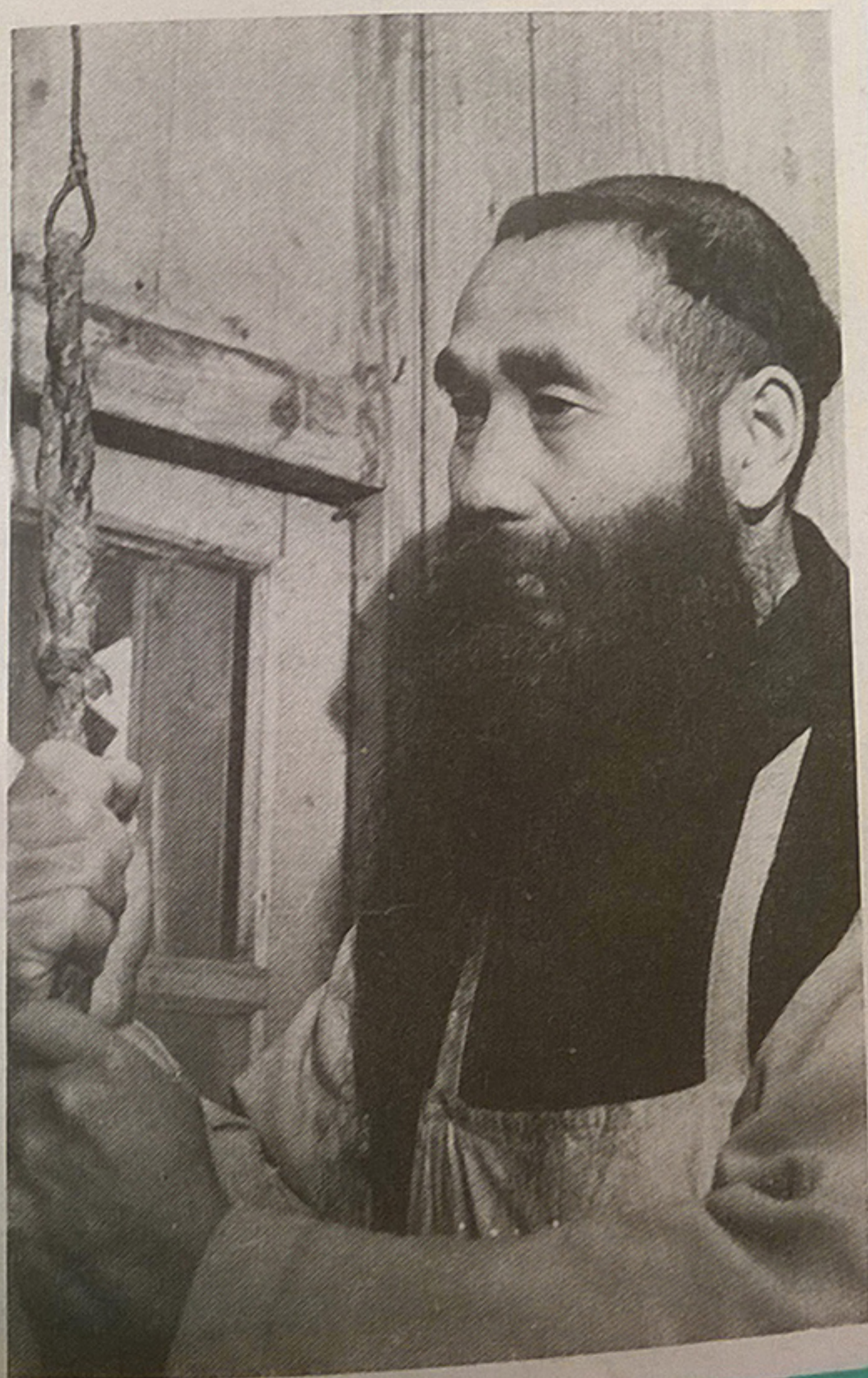
D'ARCHIVES ÉTRANGÈRES

MISSIONNAIRES

ASIE

મિશનરીયો

傳教會報



PARIS - VII^e

45 FRANCS

ue du Bac

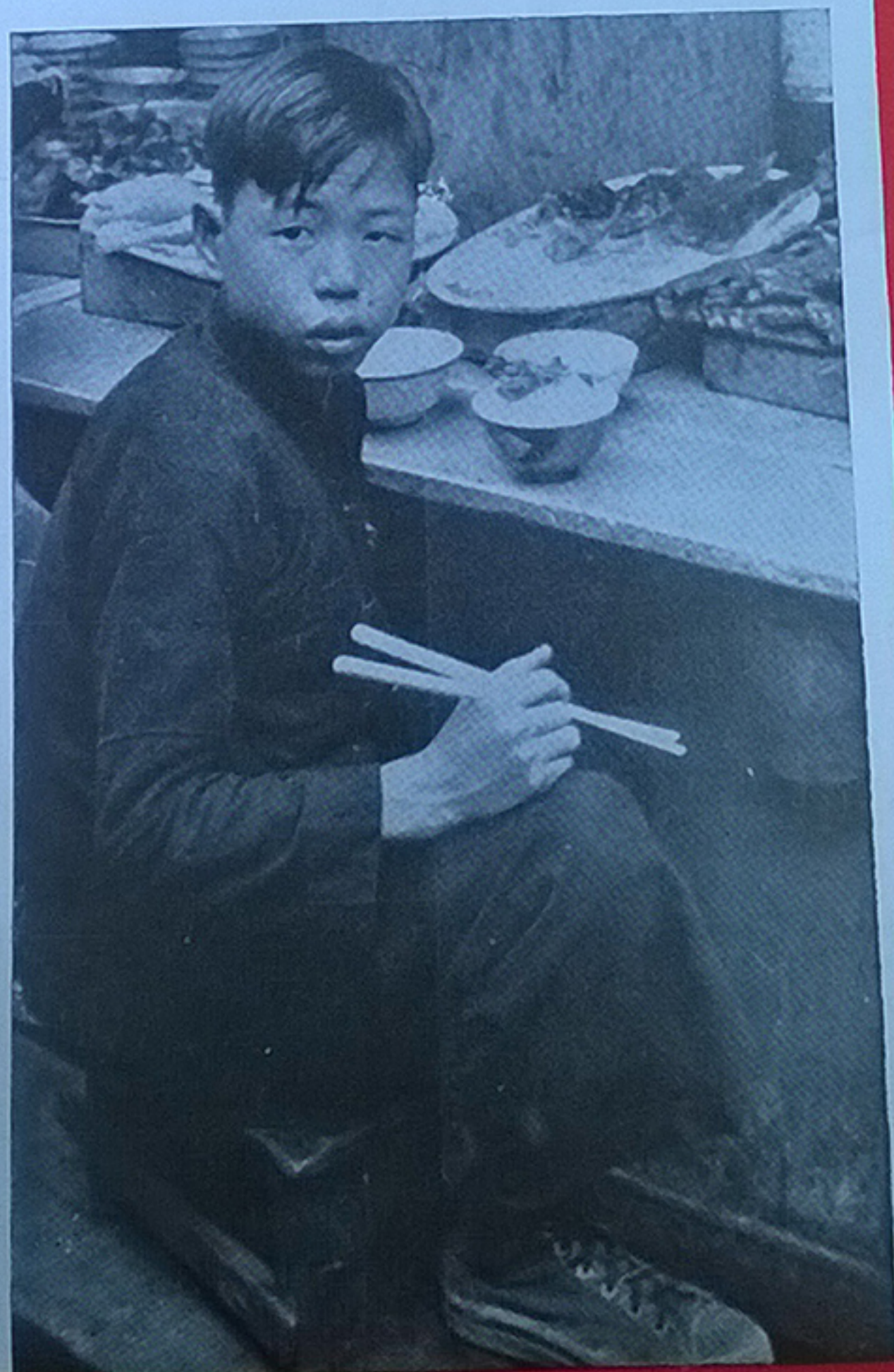
UMÉRO :

REVUE BIMESTRIELLE

D' A MISSIONNAIRES S I E

မိုးတော်ဘုရား

傳教會報



128, Rue du Bac

LE NUMÉRO :

PARIS -- VIII

45 FRANCS

MAI - JUIN 1954 — NUMÉRO 73

MISSIONNAIRES D'ASIE

ORGANE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS
ET DE
L'ŒUVRE DES PARTANTS

SOMMAIRE

MONSEIGNEUR PALLU PARMI NOUS

MONSEIGNEUR PALLU ET LE SAINT-SIÈGE

(Extrait de l'allocution de S. Exc. Monseigneur Chappoulie).

LETTRE D'UN CATHOLIQUE CHINOIS A SA SORTIE DE PRISON

S. EXC. MONSEIGNEUR ALBOUY, archevêque de Nanning.

NOUVELLES BRÈVES

NÉCROLOGE MISSIONNAIRE.

INTENTIONS RECOMMANDÉES.

ABONNEMENTS

D'AMIS, à partir de..... 500 fr. ORDINAIRE..... 300 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Ordinaire : 1,50 dollar américain, ou 5 fr. suisses.
(Ajouter 20 francs pour changement d'adresse)

Par chèque postal comme ci-dessous :

CHEQUES POSTAUX

MISSIONNAIRES D'ASIE — 128, Rue du Bac, PARIS (VII^e)
C/c PARIS, n° 6244-73

N. B. — Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction au P. M. QUÉ-
GUINER, Directeur de la Revue.

Tout ce qui regarde l'administration : abonnements, réabonnements, change-
ments d'adresse, réclamations, etc., doit être adressé au P. P. LIOGIER,
Administrateur.

Le numéro du C/c du Séminaire des Missions Etrangères est toujours :
PARIS N° 222.94.



Absoute dans la crypte par S. Em. le Cardinal Feltin.

Monseigneur PALLU

parmi nous

LE retour des cendres de Monseigneur Pallu au centre de la Société a été célébré avec éclat le jeudi 4 mars dernier. A 10 h 30, Son Eminence le Cardinal Feltin, archevêque de Paris, et Son Excellence Monseigneur Marella, nonce apostolique, revêtus de la « cappa magna », faisaient leur entrée dans la chapelle parée comme aux grands jours. Dans

le chœur avaient pris place NN. SS. Larrart, archevêque de Kweiyang, Derouineau, archevêque de Kunming, Valentin, évêque de Kangting, Baudry, évêque de Sichang, Robin, évêque de Blois, Chappoulie, évêque d'Angers, NN. SS. Bressolles, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, Bertin, président des Œuvres de la Propagation de la Foi et de Saint-Pierre-Apôtre, M. le Chanoine Sadoux, recteur de la basilique Saint-Martin, représentant Son Excellence Monseigneur Gaillard, archevêque de Tours, le T.R.P. Robert, supérieur émérite de la Société des M.-E., les Supérieurs ou Provinciaux des principaux ordres missionnaires, et nombre d'autres personnalités, ainsi que des membres de la famille de Monseigneur Pallu.

Son Excellence Monseigneur Lemaire, supérieur général, célébra la Messe solennelle de la Propagation de la Foi, dont les chants et les cérémonies furent exécutés à la perfection par les Aspirants.

A l'Évangile, Son Excellence Monseigneur Chappoulie, en un sermon d'une richesse historique et doctrinale remarquable, retraça



Descente du cercueil dans le caveau.

magistralement la vie et l'œuvre de Monseigneur Pallu et tira les leçons, les plus actuelles surtout, qui s'en dégagent.

La Messe terminée, le clergé se rendit, en procession, à la chapelle des Bienheureux où le précieux sarcophage contenant les restes de Monseigneur Pallu était exposé, depuis son arrivée à Paris, le 8 février. Après la récitation du *De profundis*, le cortège se dirigea vers la crypte, précédant le sarcophage porté par quatre Aspirants. Le chant du *Libera me* fut suivi de l'absoute donnée par Son Eminence. Puis un vibrant *Magnificat* exprima notre reconnaissance pour les innombrables grâces de sanctification personnelle et de fécondité apostolique reçues par les membres de la Société depuis le jour lointain où Monseigneur Pallu avait quitté Paris pour inaugurer l'œuvre confiée, par vocation spéciale, à notre famille missionnaire.

Après la cérémonie liturgique, le sarcophage fut déposé dans le caveau préparé pour le recevoir, devant le maître-autel de la crypte. Sur le marbre encadrant la première pierre tombale, rapportée du Fokien, se détache, en lettres d'or, cette épitaphe :

FRANÇOIS PALLU.

Evêque d'Héliopolis

Principal fondateur

de la Société des Missions-Etrangères

Né à Tours, le 31 août 1626

Mort à Moyang (Chine), le 29 octobre 1684

Inhumé en cette crypte, le 4 mars 1954

“ Laudemus viros gloriosos et parentes nostros. ”

Quelques instants plus tard, invités et confrères se retrouvèrent dans notre réfectoire, réunis autour de Son Eminence, qui avait bien voulu présider notre déjeuner. Vers la fin du repas, Monseigneur le Supérieur tint à exprimer notre reconnaissance aux personnalités qui avaient honoré de leur présence cette fête de famille. Il prit occasion de ce « toast » pour montrer l'esprit, légué par Monseigneur Pallu, qui caractérise la Société des Missions-Etran-

gères et inspire son action. Puis, Monseigneur le Supérieur prie
Son Eminence le Cardinal Feltin, Son Excellence Monseigneur
Marella, Leurs Excellences NN. SS. Gaillard, Robin et Chap
poulie de bien vouloir, en ce jour historique, entrer dans notre
famille en qualité de Membres honoraires de la Société. Son Emi
nence tira la conclusion de cette réconfortante journée en remer
ciant, au nom de tous nos hôtes, Monseigneur le Supérieur général
pour la leçon de confiance que comportait, en dépit des épreuves
présentes des Missions d'Extrême-Orient, cette manifestation
d'optimisme surnaturel.



Toast de S. Em. le Cardinal Feltin.

Monseigneur PALLU

et le

SAINT-SIÈGE

(Extrait de l'allocution de
S. Exc. Monseigneur Chappoulie)



S. Exc. Mgr Chappoulie prononce le panégyrique

DANS notre éditorial de mars, nous avons annoncé une brève étude sur la dévotion passionnée de Mgr Pallu à la Sainte-Eglise. Nous avons l'avantage de présenter ce sujet, traité par S. Exc. Monseigneur Chappoulie, dans l'allocution qu'il prononça lors du retour des cendres de Mgr Pallu.

Après avoir résumé l'enfance, la vocation et la vie de Monseigneur Pallu, Son Excellence complète son portrait par les pages qui suivent :

Aux différentes époques de son histoire, la papauté a toujours tenu pour sa charge essentielle d'étendre la connaissance du message évangélique à toutes les nations, à mesure que les découvertes des navigateurs lui révélaient l'existence de continents et de civilisations jusque-là ignorés. Ce ne fut pourtant qu'au XVII^e siècle, avec la fondation de la congrégation De propaganda Fide par Grégoire XV que les papes prirent directement en main le gouvernement des missions, substituant leur autorité immédiate à celle des rois de Portugal et d'Espagne ou même à celle des grands ordres religieux. Dans ces nouveaux desseins de la politique romaine, l'honneur échet à François Pallu d'être l'un des premiers et des plus grands agents du Saint-Siège.

C'est parce que le pape entendait imposer de profondes réformes aux missions des Indes Orientales, dominées jusque-là par le patronat portugais, qu'Alexandre VII fit de ce prêtre français un vicaire apostolique. Comme le Père de Rhodes l'avait réclamé, Rome voulait instituer dans les royaumes annamites et en Chine un clergé indigène. François Pallu fut un des meilleurs ouvriers de cette tâche difficile jusqu'à la tragédie, qui préludait aux formes modernes de l'apostolat missionnaire.

Son intelligence perspicace et équilibrée, appuyée sur un jugement très sain, lui laissa voir avec lucidité le but que voulait atteindre la Propagande. Ordre lui était donné de suivre une attitude qui dressait contre lui les fonctionnaires portugais et tout le clergé des Indes Orientales, séculier et régulier. Jamais sa volonté ne faiblit chaque fois qu'il fut question pour lui d'appliquer les décisions romaines. Il accepta d'aller jusqu'au détriment de sa réputation et de subir les pires menaces pour sa liberté et sa sécurité. « Nous sommes ministres du Saint-Siège pour suivre sa direction, sa police et son gouvernement » (1), écrivait-il fièrement un jour. Ce « nous » pour François Pallu signifiait la poignée d'évêques et de prêtres français qui, en Asie, à Paris et à Rome, constituaient l'embryon de la Société des Missions-Etrangères.

Sa qualité de vicaire apostolique, ministre du Saint-Siège, l'évêque d'Héliopolis ne la sacrifia jamais devant les prétentions régaliennes du Portugal et de l'Espagne, mais il ne consentit pas non plus à en faire abandon devant le roi de France. Ah, certes il aimait passionnément la gloire de son souverain. Il rêvait d'étendre la grandeur de Louis XIV sur les Indes Orientales et il fut attentif à servir efficacement les intérêts de la Compagnie royale de commerce fondée par Colbert. Pour s'en scandaliser ou simplement s'en étonner, il faudrait être bien ignorant des conditions matérielles auxquelles était soumise la vie des missionnaires du XVII^e siècle. Mais Pallu sut noblement résister aux pressions et aux menaces de la cour de Versailles quand il lui parut que les exigences royales contredisaient les décisions de Rome. A un moment où l'épiscopat français pliait devant la volonté du roi et lorsque de hauts prélats se montraient plus soucieux de se comporter en habiles courtisans qu'en défenseurs des droits du Pape sur leur Eglise, l'humble évêque d'Héliopolis gardait une vue assez claire de ses devoirs de délégué du Saint-Siège pour tenir tête à l'orage. Il souffrait cruellement, lui sujet fidèle, d'être à certaines heures presque suspect à son roi, mais il ne s'abandonnait

(1) Lettres de Mgr Pallu, annotées par A. Launay, t. I, p. 146.

pas. En ces temps assez troubles de l'histoire de l'Eglise de France où le gallicanisme rongea la volonté des meilleurs à obéir au Pape, l'Eglise romaine trouva dans François Pallu un caractère trempé contre tous les assauts, une âme d'un loyalisme limpide, un serviteur qui fut sans peur et sans reproche. « J'ai toujours remarqué que c'est la première parole qui vient à la bouche de ceux qui ne veulent pas faire ce que le Saint-Siège leur com-



S. Em. le Cardinal Feltin s'adresse aux aspirants.

mande, de menacer de tout quitter, d'abandonner l'ouvrage, à quoi je réponds que c'est avoir peu d'humilité, peu de soumission, peu d'amour pour la gloire de Dieu, peu de zèle pour le salut des âmes, que de vouloir laisser l'ouvrage que Dieu nous a mis entre les mains, plutôt que d'obéir à celui qui nous déclare de sa part

(2) L. Baudiment, *François Pallu*, p. 403.

sa volonté (2). » Ainsi s'achève la dernière lettre que Pallu envoya en France quelques jours avant d'entrer dans son éternel repos.

Fort de sa fidélité sans faille au vicairé du Christ, Pallu fut un précurseur. Son nom trop longtemps laissé dans l'oubli mérite de briller parmi les plus grands. Les instructions qu'il rédigea pour ses missionnaires furent adoptées par la congrégation de la Propagande elle-même qui les fit siennes : or, elles ont été la première charte des missions modernes. Son ambition était d'ouvrir la voie à une armée apostolique, l'armée de la Très Sainte Vierge dont il se proclamait l'un des intendants, une armée qui s'élancerait vers l'Orient à la conquête des âmes les plus abandonnées. On connaît la phrase, magnifique par la richesse de son contenu, en dépit de la lourdeur du style, qu'il écrivit un jour à la duchesse d'Aiguillon : « Voilà le pont commencé, trop heureux si nos carcasses et nos os, aussi bien que ceux de nos chers frères, pouvaient servir de pilotis pour l'affermir et faire un chemin plein et ouvert à de braves missionnaires et moissonneurs (3). »

Dieu a entendu ce cri jailli du cœur de son serviteur. A sa suite sont partis depuis trois siècles de la glorieuse maison de la rue du Bac beaucoup « de braves missionnaires et moissonneurs ». Pallu voulait qu'ils fussent des saints : « Si vous voulez faire des missionnaires, il faut faire des saints (4). » Les prêtres de la Société des Missions-Etrangères de Paris ont été de grands convertisseurs. Les saints qu'exigeait Pallu ont fourni à l'Eglise catholique une éclatante légion de martyrs. C'est auprès des reliques de quelques-uns des plus grands que ses cendres vont désormais reposer. Le précurseur est venu rejoindre ses disciples, à qui fut accordé le bonheur suprême d'offrir le sacrifice de leur sang pour la cause de Jésus-Christ.

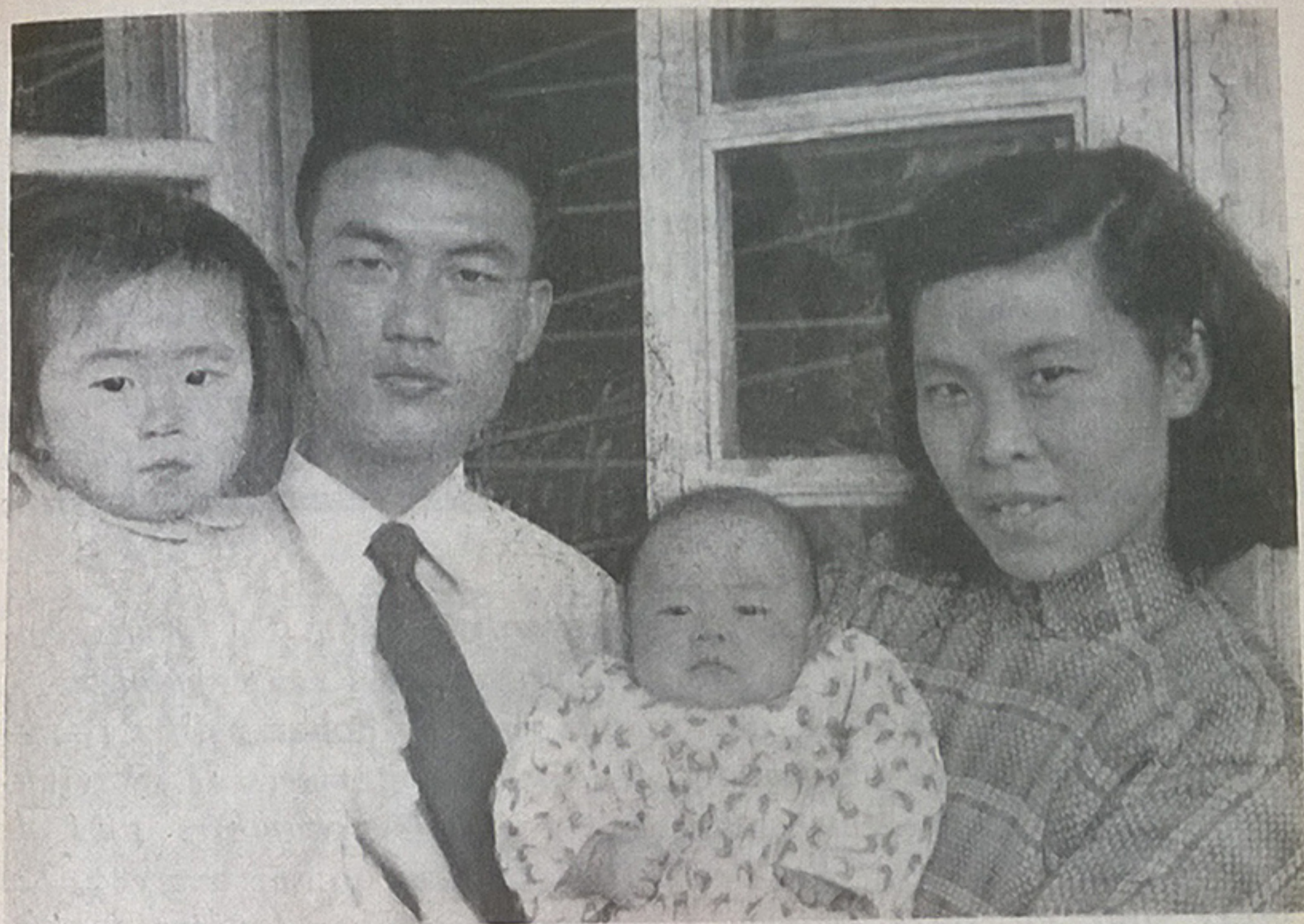
Auprès de ce dépôt sacré une jeunesse ardente continue à se former, qu'affermissent dans sa vocation missionnaire les souffrances de l'heure présente. Qu'elle reçoive donc comme viatique au moment du départ les paroles que François Pallu adressait à ses confrères du Séminaire de la rue du Bac au cours de son ultime voyage vers la Chine : « Tâchons, mes très chers frères, d'être toujours tout à Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Eglise son épouse, pour laquelle nous devons toujours faire paraître un très profond respect, un amour d'enfant et une obéissance aveugle, amen, amen, amen (5). »

Ainsi-soit-il.

(3) Luc, I, 66.

(4) Lettres de Mgr Pallu, t. II, p. 368.

(5) Lettres de Mgr Pallu, t. I, p. 386.



Thomas Lin avec sa petite famille.

Lettre d'un Catholique

Chinois

A SA SORTIE DE PRISON

J'ai été emprisonné quatorze mois et demi; le premier mois nous étions dans la maison que vous connaissez bien. J'eus deux interrogatoires : on me questionna sur mes lectures, sur mon mariage, sur mon désir d'aller à Hongkong, sur l'origine et la raison de telles et telles relations et connaissances. On me demanda ce que je faisais pour le R.P. Curé.

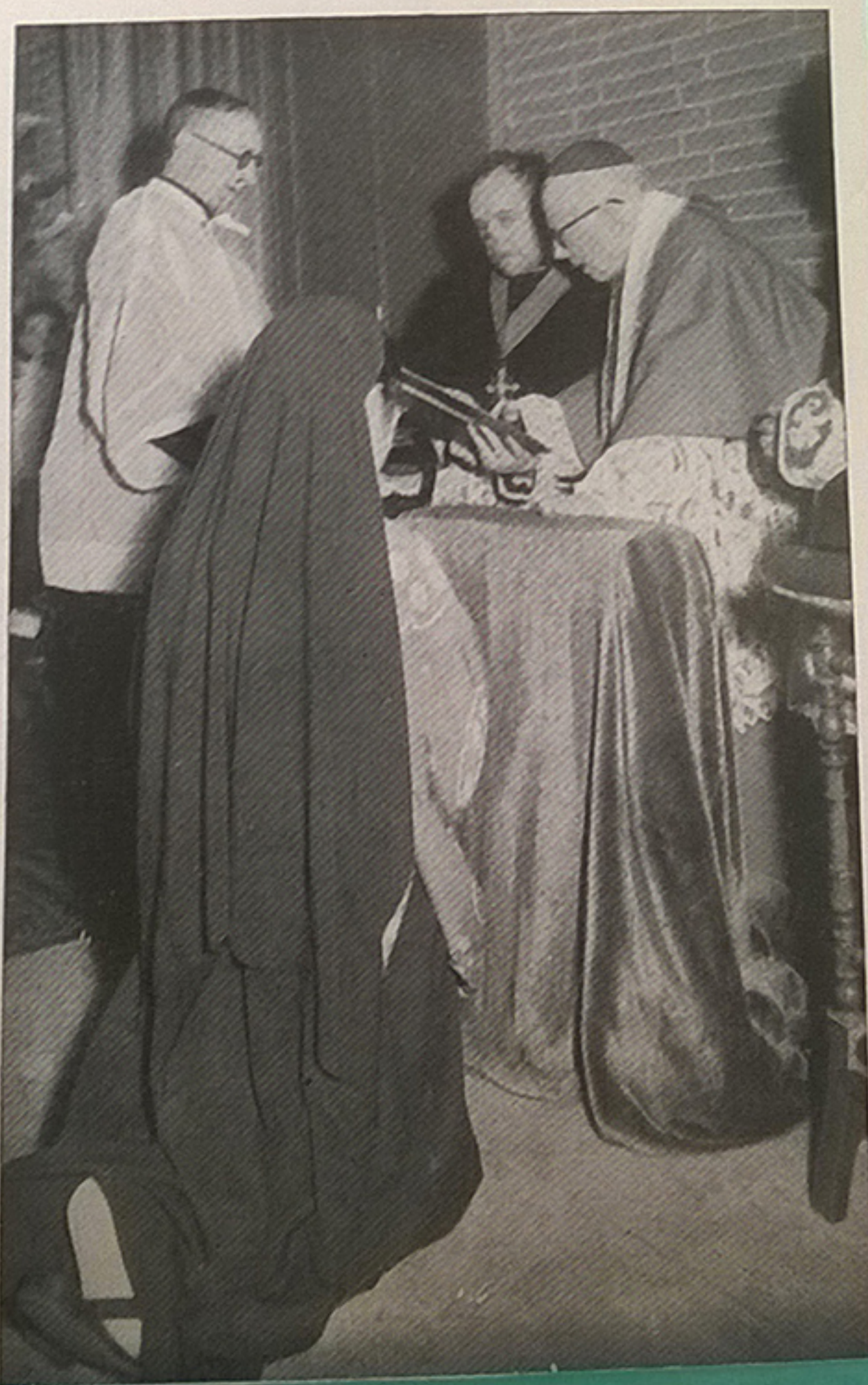
Je répondais en souriant, mais mon cœur battait comme une horloge.

REVUE BIMESTRIELLE

D' A S I E MISSIONNAIRES

မိုးမိုးသိန်းသိန်း

傳教會報



3, Rue du Bac

NUMÉRO :

PARIS -- VII^e

45 FRANCS

JUILLET-AOUT NUMÉRO 74

54

UNE LETTRE

DES HAUTS PLATEAUX D'INDOCHINE

Plei-Ku, le 28 mai 1954.

Mes chers amis et bienfaiteurs,

Qui donc a dit : *Le bon Dieu nous mène droit au but... par des chemins détournés?*

**

Un escadron de chars vient de passer sur la route, à quelques mètres de là, ébranlant le « palais épiscopal » qui penche déjà de façon significative; mais ce n'est pas grave : s'il tombe, on le relèvera. Ce sera vite fait, croyez-moi : quelques colonnes de bois, des cloisons de torchis, sont matériaux légers! Immédiatement derrière, la rame de G.M.C., bourrée de soldats en armes, a soulevé un nuage de poussière qui retombe en fine poudre ocre sur ma feuille de papier. A quatre cents pas de chez nous, sur la droite, une batterie d'artillerie ébranle l'air et nos tympanes. Ce sont là les seules actualités quasi quotidiennes de Plei-Ku.

Au loin, vers le Nord où se dirige le convoi, s'étend le *no man's land* où, de temps en temps, des « accrochages » mettent aux prises patrouilles franco-vietnamiennes et éléments vietminh.

Autour de l'humble chapelle sur pilotis, le cimetière militaire, avec ses croix blanches toute neuves, s'étend un peu plus chaque jour, à l'ombre des flamboyants aux fleurs pourpres.

Plei-Ku, hier paisible et riant, est devenu un « Camp retranché », ceint d'une immense ceinture de barbelés, bourré de troupes et de machines de guerre. C'est laid. C'est le point avancé sur les Hauts-Plateaux. Mais ici l'avance Viet s'est arrêtée.

Auparavant, le « Viet » a inondé la province de Kontum, surprenant vingt et un de nos confrères qui se trouvaient dans leurs postes, le 6 février dernier. Les 9/10 de nos chrétientés et de nos œuvres sont ainsi passés sous leur contrôle : brusquement, ce fut la mise en

veilleuse de nos activités apostoliques, pour nous, les « réfugiés » et pour ceux qui sont restés. Et cela dure depuis cinq mois... combien de temps encore?

Monseigneur est là, dans la pièce à côté. Avec votre serviteur, Père André Marty, un vieil ami, déjà compagnon d'infortune, de notre première évacuation, puis pendant notre captivité, en 1940 au temps des Japonais. Car nous n'en sommes pas à notre coup d'essai. Depuis 1939, l'état de guerre n'a pas encore cessé pour nous. Père Léon Dujon est aussi des nôtres. Nous constituons l'équipe de « réfugiés » ancrée à Plei-Ku, avec le Père Joseph Curien, curé de lieu, qui, lui le chanceux, n'a pas eu à bouger.

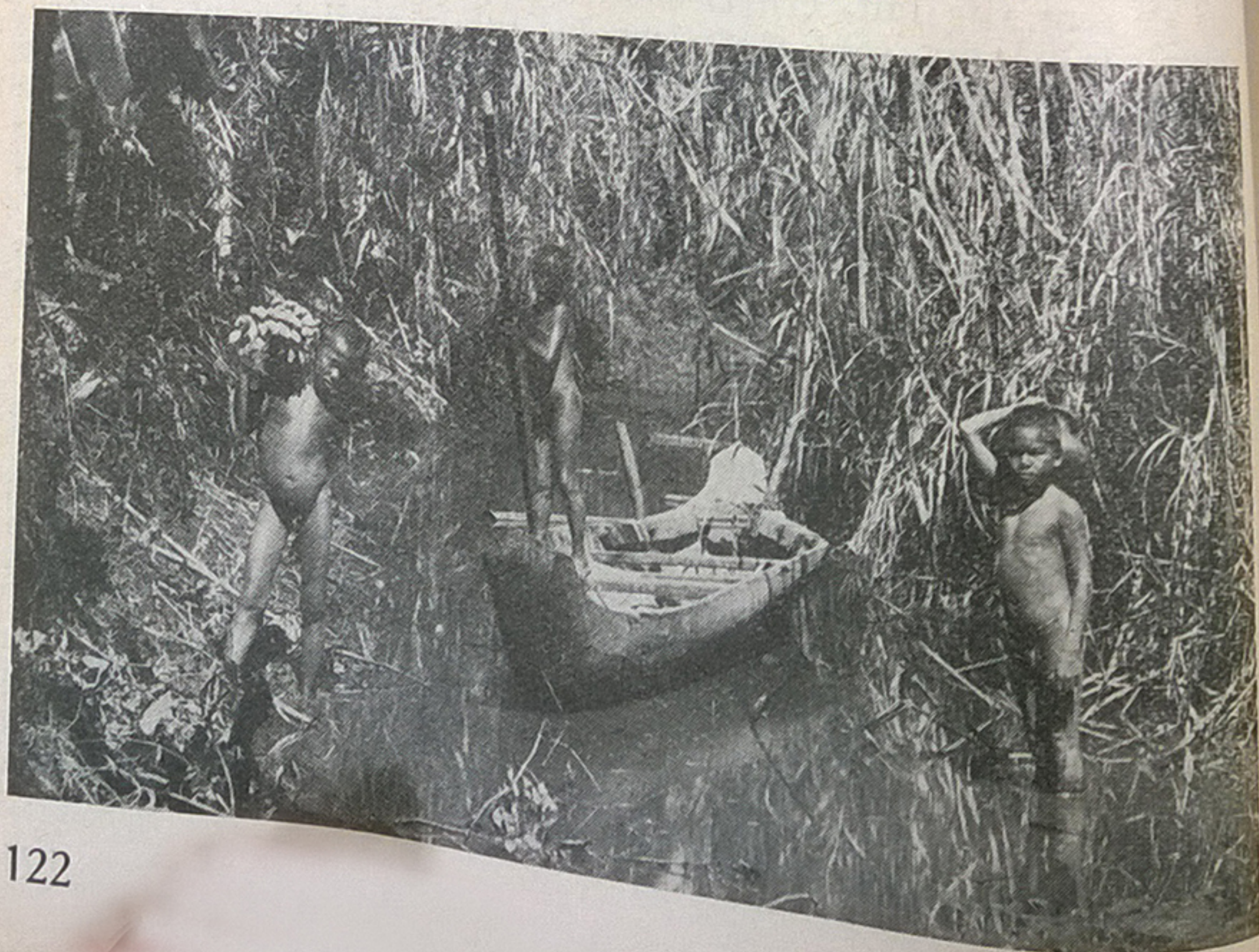
La chrétienté vietnamienne y est de modeste importance. Mais nous travaillons surtout à assurer l'aumônerie de l'hôpital et de nombreux bataillons franco-vietnamiens et montagnards qui sont là. Et puis, nous restons près de Kontum, centre religieux vers lequel nos cœurs et nos esprits restent tendus.

**

Cent quatre-vingt-cinq kilomètres plein sud : c'est Ban-Mé-Thuot, le rendez-vous de chasse impérial, en pays « radhé ». Là on n'entend guère le canon. Peu de troupes : c'est encore une oasis de paix. Cinq missionnaires y sont réfugiés : les Pères Crépin, Lantrade, Rannou, Arnould, Clément. Dans son aimable caravansérail qui lui sert de cure, le Père Romeuf les a accueillis à cœur ouvert. Chacun s'occupe : les jeunes à étudier la langue, les autres à aider le curé dans ses activités propres.

Dans quelques semaines, les premières religieuses Bénédictines missionnaires de Vanves arriveront pour fonder un monastère dans

Dans la jungle des Hauts-Plateaux.





Dans la jungle des Hauts-Plateaux.

cette localité... D'aucuns penseront que c'est un peu fou! Fonder à cette heure, en Indochine, alors que tout semble craquer? Savez-vous que les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul sont également en train de bâtir une maison à Ban-Mê-Thuot? Elles aussi, donc...

Eh! oui, Dieu merci : la Foi n'est pas morte partout. L'amour reste plus fort que la mort, ou la simple menace. Ces Filles ne font pas de bruit, mais j'ai bien l'impression que c'est elles — avec leur folie — qui portent le monde et le retiennent encore sur l'abîme.

*
**

Le Père Claudius Corompt, soixante-douze ans dont quarante-huit de Mission. C'est l'un de nos quatre grands anciens de Kontoum. Il a vu tout son beau travail, édifié en quarante années d'efforts et de persévérance, ruiné, saccagé, en 1948. Encore une affaire « viet » de cette époque. Des beaux villages qu'il avait fondés de toutes pièces, il ne reste rien. Si! quelques carcasses d'églises, dressant encore leur charpente croulante au milieu de la brousse qui envahit lentement les ruines.

Il aurait pu, à cette époque, prendre une retraite honorable et légitime. Mais il a préféré rester auprès de ses chrétiens rescapés et regroupés. Il est donc toujours curé de Phu-Tho, un tout petit village, à l'est de Plei-Ku, sur cette route mal famée qui se dirige vers An-Kê, de réputation assez douteuse, car les Viets s'y intéressent depuis longtemps. Evidemment, ce n'est pas très prudent. Aussi Monseigneur lui avait-il proposé d'évacuer.

Si vous l'aviez vu, avec son vieux chapeau ecclésiastique tout

bosselé, sa soutane en tissu de Perse... si vous l'aviez entendu répondre : « Une vieille ruine comme moi...! Qu'est-ce que vous voulez que les Viet en fasse! » Et il est resté! Lui aussi donc...

Les trois autres Pères, ses contemporains, les Pères Alberty, quatre-vingts ans, Hutinet, soixante-dix-sept ans, et Decrouille, soixante et onze ans, en son quasi jaloux. Mais Monseigneur a exigé leur repli sur Saïgon. C'est la plus dure pénitence de leur vie!

*
**

Ils sont six des nôtres pour lesquels n'a pu se poser le problème d'une évacuation. Que font-ils? Quel est leur sort?

Ils sont devenus de purs « témoins ». C'est tout.

J'ai ouï dire que des catholiques de France et d'ailleurs s'imaginent, malgré les graves avertissements de Rome, malgré les témoignages venus de l'autre côté du rideau, que l'Eglise et le communisme peuvent cohabiter. Qu'ils viennent donc partager la vie de nos six confrères, et ils comprendront! Qu'ils viennent consoler, s'ils le peuvent, nos 30.000 chrétiens qui gémissent sous le joug, et déjà sont sollicités d'apostasier! Hélas! il n'y a pas de colloque possible. En pays communiste, le chrétien ne trouve pas le moindre terrain d'accommodement. Il y en aurait un pourtant, un seul : l'apostasie. Alors, il ne peut que murmurer son *Credo*, et dès lors, il est condamné.

Dans nos régions, parce que la « dialectique » le commande, cette condamnation ne signifie pas nécessairement, au moins pour les missionnaires étrangers que nous sommes, violence et mort. Eh! non, il ne faut pas faire de martyrs. Il vaut mieux corrompre l'Eglise par l'intérieur, et pour cela elle sera d'abord décapitée...

Ainsi, nos confrères sont passés par les étapes suivantes :

Premier temps :

Arrivée simultanée des soldats de l'armée populaire et de ses « surveillants », les commissaires politiques : « ... Nous sommes vos amis et vos libérateurs... restez donc en place... ne cherchez pas à fuir... continuez votre ministère... nous respecterons vos biens et vos personnes. »

Cette première phase a été de courte durée : un mois environ. Nos missionnaires continuèrent donc leur travail d'apôtres, visitant leurs chrétientés; à l'occasion, se réunissant chez l'un ou l'autre pour s'entraider, se soutenir. C'était viable.

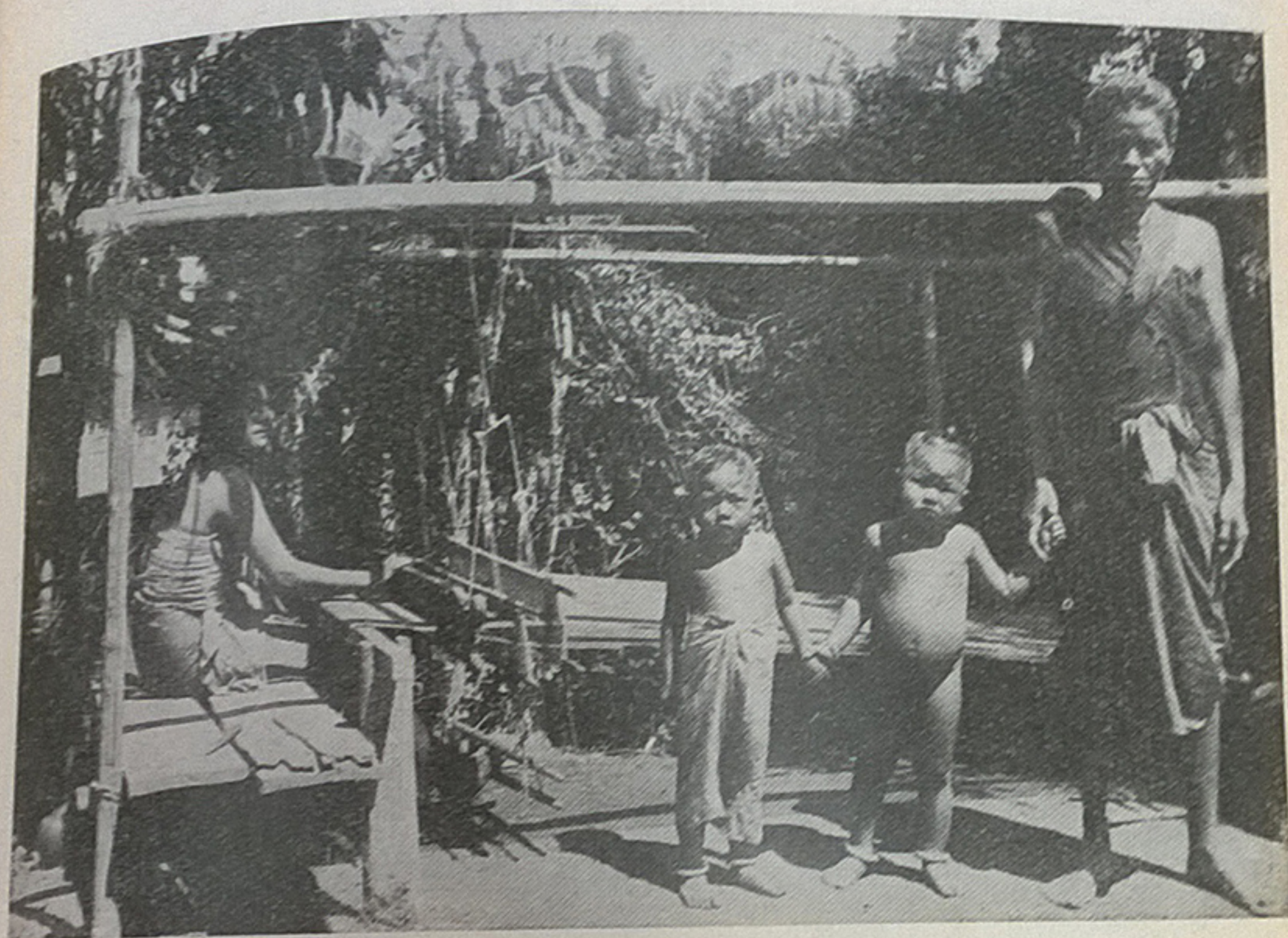
Deuxième temps :

Dès le mois de mars : « ... Le pays n'est pas sûr... nous sommes responsables de votre sécurité... désormais ne sortez plus : vous resterez dans votre paroisse principale... »

La surveillance s'est donc resserrée. Oh! non, ils ne sont pas des « prisonniers »! Ils peuvent encore célébrer la Sainte Messe, exercer le ministère auprès de leurs fidèles montagnards du village, mais c'est l'isolement. Plus de nouvelles de l'extérieur : c'est l'information à sens unique et tendancieuse. C'est déjà moins respirable, ...et ils savent que le troisième temps suivra tôt ou tard... La méthode est

la même, dans tous les pays aux mains des communistes, elle a été appliquée en Chine depuis 1949.

Comment se présentera cette troisième phase? Tout dépend de l'évolution de la situation générale. S'il y a trêve en Indochine, nous avons toutes les chances de retrouver nos confrères en place, nous reprendrons tous alors notre labeur au point où nous l'avons laissé. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! Sinon, ils seront expulsés tôt ou tard, parce que « inutiles au bien du



Dans la jungle des Hauts-Plateaux.

pays », parce que « irréductibles », « impérialistes », ou « pour quelque autre crime... »

En attendant, ils prient, ils s'en remettent à Dieu et gardent tous un moral magnifique.

Je ne puis pas vous en dire davantage sur la vie en zone viet-minh : être trop bavard serait nuisible à nos prêtres et à nos chrétiens. Vous comprenez, n'est-ce pas, et vous excuserez ma discrétion?

Prions seulement comme eux et pour eux, pour que cette belle Mission moi, si vivante il y a quelques semaines à peine, ne devienne pas à son tour une « Eglise du silence ».

Et vous, parents anxieux de missionnaires, parents éplorés, peut-être, d'un fils soldat pour qui vous tremblez, ou hélas! que vous ne reverrez plus, vous qui avez consenti comme eux le même sacri-

fice, gardez, vous aussi, le moral des forts et des vaillants! Il le faut... car nous avons tous besoin de votre force d'âme.

... Catastrophe? Pessimisme? Gémir? « A quoi bon... »?

Non, non! L'œuvre mystérieuse de Dieu, l'œuvre du rachat, se fait toujours et quand même. Le Seigneur — que nous avons tant offensé! — nous mène droit au but... mais, en ce temps, par des chemins de traverse. Et nous n'y comprenons rien, et nous souffrons. C'est normal. C'est l'heure de la Foi, l'heure de l'Espérance, l'heure, féconde entre toute où, par le Calvaire, se préparent les jours de demain.

Plus que jamais, chers parents, amis et bienfaiteurs, restons tous étroitement unis dans ces sentiments.

LOUIS GIFFARD,
Missionnaire de Kontoum.

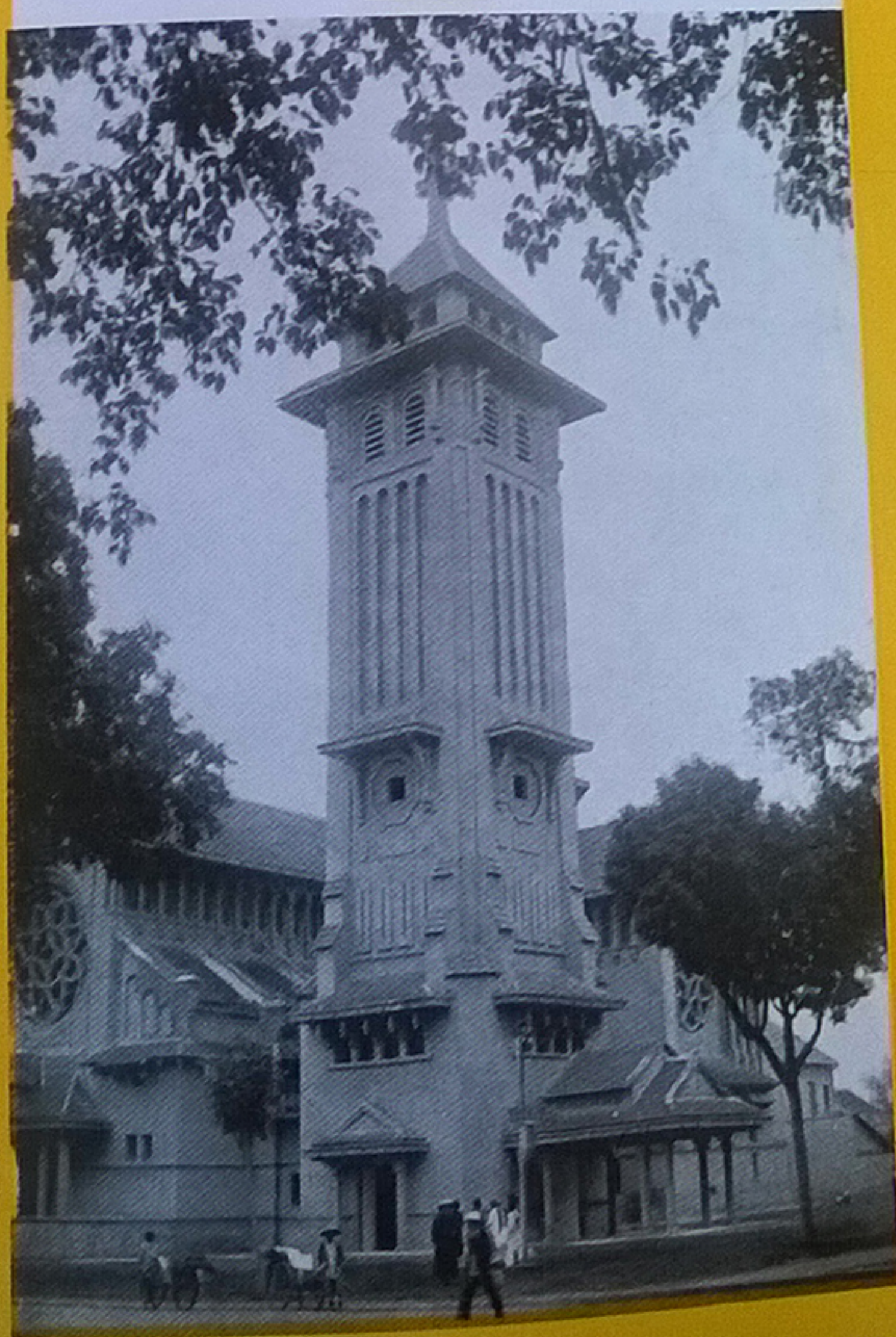
P.-S. — Le numéro de compte courant postal de la « Mission de Kontoum » est toujours « Paris, C.C.P. 10.151-08 ». Nous souhaitons bonnes vacances aux favorisés qui pourront en prendre, elles seront d'autant plus bénies de Dieu que la prière et la générosité les auront sanctifiées d'avance. A tous va notre vive gratitude et l'assurance de prières toutes spéciales.

REVUE BIMESTRIELLE

D' A MISSIONNAIRES S I E

မိုးညိုမိုးညို

傳教會報



Rue du Bac

NUMERO :

PARIS -- VII^e

45 FRANCS

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1954 — Numéro 75

VIETNAM

1954

LA guerre d'Indochine est terminée; tout au moins un cessez-le feu est intervenu.

Enfin, la paix! Finies les angoisses des épouses, des mères et des enfants; finies les épreuves des populations civiles, finis les massacres, les incendies, les destructions; finis les risques de batailles, finies les hécatombes.

La Paix, c'est la mort, la famine, les épidémies en arrêt, tout au moins au ralenti.

D'autres ont fait ou feront sur le plan politique et stratégique le bilan de cette guerre; ils exposeront les origines, les développements et la conclusion des opérations, les causes du conflit, les erreurs et les fautes, les carences et les trahisons, les succès et les actions héroïques, la grandeur et le désintéressement des uns, la veulerie et la cupidité des autres, l'abîme entre les buts proposés et les résultats atteints...

Il n'est évidemment pas de notre compétence d'entamer ce gigantesque procès. A la barre de l'histoire partis et classes, personnalités et masses, nations et groupes de nations pourraient comparaître successivement comme accusés et accusateurs, comme victimes ou criminels, ou encore comme simples témoins.

Aujourd'hui rappelons-nous seulement que la liberté est défaite et qu'en conséquence l'œuvre évangélisatrice de l'Eglise est en régression.

Après les Etats Baltes, après la Pologne, après la Bulgarie, après la Roumanie, après la Hongrie et l'Albanie, après la Corée du Nord, après l'immense Chine, après tous ces pays où progressivement, et malgré toutes les promesses contraires et les démentis subséquents, la liberté religieuse a été supprimée ou restreinte au point de

l'étouffement, c'est aujourd'hui le tour du Tonkin d'être soumis au même processus de désintégration spirituelle.

Certes les vainqueurs se sont montrés généreux en paroles, libéraux dans leurs proclamations; les représentants des vaincus ont témoigné d'une anxiété extraordinaire à les croire; mais les actes crient plus fort que les discours. Les prêtres vietnamiens traqués, emprisonnés et torturés par dizaines, les populations chrétiennes destituées de leurs biens, dépouillées de leurs terres, déportées et dispersées dans une jungle homicide pour être plus facilement contraintes à l'apostasie, cette persécution qui n'est pas seulement une menace, ni une supposition, ni une exagération, mais un fait, cette persécution déjà ancienne augure mal de l'avenir des églises jadis florissantes du Nord Vietnam.

La paix? Oui, la paix intégrale pour vivre davantage et mieux! Mais encore la vie ne vaut pas d'être vécue sans raisons valables de vivre. Cette vie temporelle n'est pas pour le chrétien le bien suprême, ni la perte de cette vie le mal le plus redoutable. « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne.* » MATH. X. 28.

Une société d'où la liberté de pratiquer, d'enseigner et de propager la religion est absente n'offre pas au chrétien le minimum de conditions requises pour le développement de cette vie spirituelle, personnelle et collective, qui est le fond même de sa religion et le plus essentiel de ses biens. C'est pourquoi cette liberté prime tout et c'est au poids de sa valeur et de sa nécessité qu'il nous importe de soupeser les sacrifices que son maintien demande ou les avantages que ses ennemis nous offrent en échange.

Que dire alors d'une société d'où non seulement la liberté de religion est bannie, mais où toutes les forces antireligieuses sont éveillées, mobilisées, organisées et encouragées de toutes manières dans l'élaboration et l'exécution de leurs desseins néfastes; où tous les moyens de transmission de la pensée, parole, conversations, correspondance, presse, cinéma et radio sont au service d'une conception matérialiste de l'existence et des institutions; où la pensée elle-même, l'éducation, la science et la culture — ou au moins leurs succédanés — sont subordonnées aux mêmes fins que l'on proclame avec assurance être celles de l'histoire et de l'humanité?

Or, c'est dans une telle société qui est l'idéal de toute société communiste en dépendance directe ou indirecte de Moscou, que les

chrétiens sont appelés à vivre; c'est dans une telle société que vivront demain tous les catholiques du Tonkin et si, comme il est malheureusement à craindre, tout le Vietnam se réveille communiste au lendemain des élections, les missions les plus florissantes d'Extrême-Orient se trouveront soumises au totalitarisme athée.

Ce n'est pas là une défaite locale pour les catholiques, mais bien une défaite mondiale, car pour les catholiques, il ne peut plus y avoir, si jamais il y eut, de défaite locale. C'est tout le corps qui est atteint, c'est l'Eglise entière qui pâtit et tous nous en sommes responsables. Certes, l'Eglise a les promesses de vie éternelle, mais envisagée dans ses membres elle peut souffrir de mutilation et d'anémie...

La Chine est lointaine, le Vietnam aussi, penseront certains; mais les mêmes causes — nous n'en excluons aucune — qui ont amené la situation présente dans les pays énumérés plus haut, sont à l'œuvre parmi nous et aux confins des nations occidentales. La propagande insidieuse des ennemis du Christ et les conséquences de ses amis, les attitudes dictées par l'opportunisme politique, les décisions inspirées par l'intérêt, les démissions causées par le manque de sens fraternel et social, le climat créé par le désarroi des esprits, l'ébranlement des convictions, l'affaiblissement des caractères et les pressions extérieures du matérialisme, tous ces facteurs tendent à un pourrissement du milieu, favorable aux objectifs et à l'action protéiforme des marxistes, autochtones et étrangers.

Il suffit de lire les classiques, jamais reniés, du communisme politique, de se rappeler l'histoire des derniers dix ans, de jeter enfin un simple regard sur une carte du monde pour constater à l'évidence que le marxisme vise à l'hégémonie et qu'il a déjà absorbé, sinon assimilé, près de la moitié des territoires et des populations du globe dans son orbite; et ceci par la force, en mettant une violence efficace et sans scrupule au service de minorités résolues.

Pour nous limiter au point de vue missionnaire nous constatons que, partout où les communistes se sont emparés du pouvoir, la liberté religieuse a été étouffée ou est en voie de disparition. Or cette liberté est la condition nécessaire d'une vie chrétienne. Pour sauvegarder cette vie, pour propager l'Evangile suivant l'ordre du Maître, il nous faut donc tout mettre en œuvre pour préserver cette liberté chez nous et la faire régner ailleurs. Dans ce but nous devons affermir nos convictions, promouvoir la justice et la charité, travailler constamment à éclairer l'opinion, agir auprès des pouvoirs

publics. Soyons-en persuadés : toutes nos pensées, nos conversations et nos démarches ont une grande portée en bien ou en mal.

Il ne suffit pas de nous laver les mains comme Ponce Pilate, ou de détourner la tête comme le prêtre et le lévite de la parabole, ou de nous anesthésier dans un optimisme béat; rien ne peut aller très bien chez nous quand tout va si mal ailleurs; rien ne sera sauvé chez nous si nous ne travaillons à tout sauver ailleurs.

Nous sommes chargés de responsabilité, non seulement à l'égard des catholiques, mais à l'égard de toutes les populations du Vietnam et du monde.

MAURICE QUÉGUINER





LE PÈLERINAGE

DE LAVANG (VIETNAM)

CECI se passait au début du XIX^e siècle, au temps des Tây Son, sous le prince Canh Thanh.

Canh Thanh résidait alors à Phú Xuân, légèrement en amont de la ville de Huê actuelle. Le roi légitime, Nguyễn Anh, aidé de Mgr d'Adran, repoussait peu à peu vers le Nord les troupes du chef des Tây Son.

Chaque défaite était payée du sang des chrétiens dans les provinces de Thừa Thiên et de Quang Tri :

Un Père Triêu, jésuite, en visite chez ses parents, est appréhendé et martyrisé sur la plage des mûriers, près de Gia Hôi (Huê).

Trente chrétiens sont enfermés dans la prison de Gia Viên, une île du fleuve des Parfums, près du pont de chemin de fer actuel; ils sont cloués à des planches et exposés en plein soleil, suspendus par les cheveux (nous sommes à l'époque des chignons), leurs mains sont enveloppées de chiffons

imbibés d'huile et mises à feu comme des torches, leurs nombrils remplis d'huile portent une mèche qui les brûle jusqu'aux entrailles, leur corps est ficelé à un arbre et chacun, des fils des mandarins jusqu'aux palefreniers, vient prélever une tranche de cette chair vivante qu'ils mâchent gloutonnement.

A ces nouvelles, les chrétiens de Cô Vúu, village de vieux chrétiens sous les remparts de Quang Tri, prennent peur, s'enfuient à travers la brousse, vers la montagne. Ils s'arrêtent auprès d'un gros banian, à l'emplacement de Lavang actuel. Ils se trouvent en pleine forêt, à une heure de chemin de la ville. Ils n'ont rien, ni maison, ni riz, ni habits de rechange. Cependant ils n'osent pas revenir. Chaque matin, chaque soir ils se réunissent et récitent le chapelet en commun. Ils demandent de rester fidèles, et mettent tout leur espoir en Marie.

Jusqu'au jour où la Sainte Vierge déchire les nuages et apparaît portant l'Enfant Jésus. Dans la nuit noire une lueur éclaire la brousse, deux anges portent chacun un cierge et accompagnent leur reine. La Vierge se pose sur le gazon près de l'arbre, elle sourit et dit aux chrétiens de prendre courage, leurs soupirs sont entendus, leurs souffrances et leurs prières ne sont pas perdues, elle leur promet une chose : tous ceux qui boiront une décoction des feuilles du banian obtiendront leur guérison. Et la Vierge disparaît derrière les nuages blancs.

La joie est revenue, les malheurs oubliés, les chrétiens se précipitent pour baiser l'herbe foulée par la Vierge. Plusieurs fois de suite ils eurent la même consolation, et Notre Dame leur enseignait que leur malheur faisait le vrai bonheur, leur tristesse la véritable joie, elle guérissait leurs malades.

La persécution durant, on songea à s'installer. La brousse des alentours fut défrichée, du riz leva dans les anciens marécages, patates et manioc firent reculer la brousse. Tant bien que mal on arrivait à se nourrir.

En 1801, le roi Canh Thanh fut battu et quitta Huê pour Thành Hoá. C'était le beau temps qui revenait, et on songea à rentrer au village. Après un dernier chapelet des sept douleurs pour remercier la Sainte Vierge, on se mit en route. Les plus pauvres restèrent. Qu'auraient-ils gagné à partir ? Ce fut là le premier noyau de la chrétienté de Lavang.

Restait aussi le banian. Il aura son histoire. Ce banian était comme un sanctuaire sur le chemin des forêts. Les bûcherons, avant d'entrer dans le pays du tigre et des éléphants, y faisaient leurs dévotions : ils y piquaient quelques brins d'encens, les allumaient, faisaient un bout de prière qui les soulageait de la peur. Peu à peu, un petit autel avait été adossé contre le tronc du

banian, dédié aux génies de la montagne, avec des bougies, quelques fleurs qu'y déposaient ceux qui passaient et demandaient protection.

Les bruits qui circulaient sur l'apparition de la Vierge en cet endroit inquiéta les païens. Les dignitaires de trois villages se réunirent : Ba Trù, Thach Han, Cô Thành. Ils discutèrent du banian et décidèrent, vu la sainteté du lieu, et la protection qu'il assurait à plusieurs métiers, de faire quelque chose de mieux : construire une pagode.

Au son des tambours et des flûtes, le peuple des trois villages amena processionnellement Bouddha dans toute sa gloire. Rien ne manquait sur l'autel : un bouddha masculin, un bouddha féminin, un brûle-parfum, des chandeliers, des fleurs. Tout se termina par un joyeux festin. Et chacun rentra chez soi.

La nuit venue, tout le monde dort à poings fermés, et fait des rêves. Bouddha hante les rêves. Il parle : « Hâtez-vous, dit-il, de me transporter ailleurs; la Dame des Chrétiens me chasse. Cette Dame est redoutable, elle me frappe et me bouscule en tous sens. » Stupeur des dignitaires en entendant cela.

Sitôt levés, ils vont aux nouvelles : tout le monde a fait le même rêve : Bouddha l'exige, il faut absolument le déménager. Ils se rendent sur les lieux pour faire leur enquête. De la cour de la pagode, ils aperçoivent Bouddha vautré sous la véranda. Ils se jettent à terre, se confondent en prosternations et le remontent sur son trône; ils remettent en place le brûle-parfum, arrangent les chandeliers et se mettent d'accord d'attendre au lendemain pour décider ce qu'il faut faire.

La nuit suivante, nouveaux rêves, nouvelles instances de Bouddha. Ils retournent à la pagode et trouvent couché à la renverse, sur le chemin, leur Bouddha. Consternés, ils le chargent sur leurs épaules et le ramènent sans honneurs au village. Tant de travaux, tant de dépenses, pour rien. Vraiment, cette Dame est extraordinaire.

Là-dessus, les dignitaires des trois villages se réunissent et mandent les chrétiens du lieu : « Puisque vous habitez-là, nous vous offrons ce terrain, il est à vous. » Et ils racontèrent les mésaventures de Bouddha. Par peur de mécontenter la Dame, ils n'osaient pas détruire la pagode, ils en faisaient donc cadeau.

Joie des chrétiens. Ils vinrent en informer le curé de Cô Vùu qui leur dit d'aménager la pagode, leur donna une statue de la Sainte Vierge avec un crucifix et trois chandeliers et enfin nomma un gardien qui veillerait à l'entretien de l'église et assurerait les prières du matin et du soir. Telle fut la première église de Lavang.

Au temps des Van thân, en 1885 cette église fut brûlée.

Alors que les rebelles l'avaient respectée, un jeune homme de Phú Long, nommé Tho, prit une torche et en plein midi mit le feu à l'église, Mal lui en prit. Vers le milieu de l'après-midi, une troupe de Van thân encercla la maison et l'incendia. Toute la famille fut brûlée vive.

En 1900, sur l'ordre de l'évêque de Hué, une nouvelle église, en dur; couverte de tuiles était terminée. Sa façade était flanquée de deux tours. En août 1901, cette église fut bénite au cours d'un grand pèlerinage. La Vierge fut portée en procession de Cô Vúu à Lavang. Des foules venues de partout égrainaient des chapelets et chantaient des cantiques. Ce fut le premier pèlerinage national.

Les pèlerinages se succèdent, les chrétiens viennent de plus en plus nombreux, de tous les coins du Viêtname, du Cambodge, du Laos. Trente à quarante mille pèlerins y prennent part. En 1922, Mgr Allys voit la nécessité d'agrandir l'église. Le Père Morineau est chargé des travaux, les chrétiens de tout le Viêtname, particulièrement du Sud, envoient des subsides. En 1924, les travaux commencent. En 1928, l'église actuelle est terminée. Sa tour unique a pris une orientation différente de l'église primitive. Elle regarde Quang Tri. Elle fait face à la route. Aujourd'hui elle attend les pèlerins qui, un jour, déboucheront, en haut de la colline, sur la route, depuis plusieurs années déserte, et bien souvent minée.

ANDRÉ E. B.

(Ce récit est adapté de « Dúc Me Lavang » (Notre-Dame de Lavang), un opuscule en vers, sans nom d'auteur, et qui se recommande des travaux de Mgr Càn et du R. P. Roux, ainsi que de la tradition locale.)

Lettre d'un missionnaire *au* **TONKIN**

HANOI, 20 AOUT 1954

... A certains moments, on souhaiterait d'être deux mois plus vieux pour que le fameux Rideau soit baissé définitivement, et qu'on en ait enfin terminé avec cette période crucifiante — surtout pour un curé de paroisse — des continuels adieux de tous ceux que l'on connaissait, et qu'on ne pensait pas tant aimer... A la fin de la messe, le petit enfant de chœur a raccroché son aube blanche et son cordon. Il s'avance les bras croisés, un grave sourire sur le visage : « Adieu, Père, c'est la dernière fois que je vous sers la messe. Je pars demain avec mon papa. — Je te regretterai, petit. Va en paix et souviens-toi de prier pour ta paroisse. » On tapote un peu la chevelure d'ébène, et on se détourne en se mordant les lèvres. Coup de sonnette. Deux, trois familles sont là : « Nous partons demain, Père. Nous sommes venus prier une dernière fois dans notre église, et nous venons vous dire adieu. Nous ne vous oublierons jamais. » Les hommes arrivent généralement à garder un visage à peu près impassible. Les femmes sanglotent, et souvent s'essuient le visage des longs pans de leur tunique, tandis que les enfants vous fixent gravement de leurs grands yeux de jais. Les tout petits, qui apprennent à dire « salut, Père », en même temps que « papa, maman », se faufilent autour de vous en tirant vos mains ou le bas de votre soutane, comme si de rien n'était. « Bénissez-nous une dernière fois, Père, afin que le bon Dieu nous garde pendant le voyage et là-bas dans le sud. » On trace le signe de la Croix sur les têtes inclinées sans avoir la force de prononcer une parole de peur d'être trahi par sa voix; et puis on regagne sa chambre avec ce poids chaque jour plus pesant qui vous fait courber les épaules. Et, ayant fermé sa porte, on laisse aller sans contrainte ce qu'on avait cherché sans grand succès à cacher tout à l'heure. Oh! cette solitude, cette sensation de délaissement chaque jour plus évidentes; et ces mots, toujours les mêmes et réentendus tous les jours, qui ne laissent pas cicatriser la blessure : Adieu... une dernière fois... nous ne vous oublierons jamais...

Ainsi, le grand exode vers le sud continue à la cadence de

plusieurs milliers de personnes par jour, par pont aérien, par bateaux. Les centres de réfugiés, installés un peu partout dans la ville, ne se vident que pour se remplir de nouveaux arrivants des provinces. Au début, les Vietminh employèrent les grands moyens pour les arrêter : menaces de représailles sur les membres de la famille restés au village, bataillons de femmes et d'enfants se couchant sur la route de Haïphong pour empêcher le passage des cars et des taxis bondés d'émigrants, guérilleros, mitrailleuse au poing, obligeant les jeunes gens à descendre et à les suivre, si bien que les troupes françaises durent reprendre les « ouvertures de la route », comme pour le déminage. Mais le mouvement a trop d'ampleur pour être arrêté, et les Vietminh comprirent vite que leur propagande n'avait rien à gagner à l'impossible endiguement de cette marée humaine. On cite le cas de chrétiens qui, appliquant à leur tour la méthode de la terre brûlée, ont mis le feu à leur propre village, et même à leur église, pour être certains qu'elle ne servirait jamais à autre chose que ce pourquoi elle avait été bâtie. Ce qui s'appelle partir sans esprit de retour...

Certains quartiers de Hanoï sont devenus d'immenses marchés aux puces. Les trottoirs sont envahis par un véritable déferlement de tables, de chaises, de lits, d'armoires, de bicyclettes, etc. Ceux qui choisissent de rester peuvent ainsi se meubler à des prix dérisoires. A l'étranger on ne comprend pas toujours ce qui se passe ici. La chose est surtout vraie pour les Vietnamiens résidant en France. Avant son départ pour Saïgon, quelqu'un nous montrait avec un amer sourire la lettre que venait de lui envoyer un de ses proches parents fixé à Paris. « Qu'est-ce qui vous prend à émigrer tous ainsi? Etes-vous devenus fous? Pour nous, c'est la paix et l'indépendance. Alors, que craignez-vous encore? »

Une grande partie de notre clergé a été très secouée par la panique générale. Mgr Khué, soutenu d'ailleurs par un bon petit groupe de ses prêtres, a dû faire appel à toute son autorité afin que les chrétiens qui resteront dans le nord ne se trouvent pas sans pasteurs. Notre évêque attache un grand prix à l'exemple donné par les missionnaires. Par ailleurs, le Saint-Père a envoyé un chaleureux télégramme de félicitations au premier évêque passé derrière le rideau : Mgr Doan, de Bacninh. A quelques jours près, il était suivi par Mgr Mazé et les confrères de la région de Sontay.

A près de deux mois du baisser de rideau sur Hanoï l'administration nationaliste se dégrade déjà de façon inquiétante. Les P.T.T. deviennent moins réguliers (on ne peut plus compter sur le téléphone; des agents de police désertent, et la sécurité est surtout assurée par l'armée de l'Union française. Un certain gangstérisme tend à s'installer dangereusement : risques dans les bistrots et les dancings, débiteurs refusant de payer leurs dettes, locataires refusant de payer leur loyer. Les loueurs de

motos et scooters refusent désormais de louer leurs machines, motif : motos et scooters ne reviennent plus... Jusqu'ici pas de troubles politiques. Quelques drapeaux vietminh ont fait une apparition prématurée dans les faubourgs de la ville et sur la route de Haïphong. On fit comprendre aux pavoisants qu'ils auraient tout le temps de le faire, jusqu'à satiété, à partir du 11 octobre. Inutile donc de prendre les devants. Nous avons eu à Hanoï dix nouveaux drapeaux en dix ans. En 1946, il y en avait même trois à la fois ! Nous en verrons d'autres !...

Les nouvelles intéressant plus directement le christianisme, qui nous viennent des zones nouvellement coupées par le Vietminh, ne sont pas toutes également réjouissantes, et ne peuvent d'ailleurs être toujours recoupées. Voici un choix de celles qui sembleraient les plus fondées : Dans certaines églises, un grand portrait du président Ho Chi Minh est exposé. Ailleurs, on oblige les enfants du catéchisme à ajouter le nom du Président au bout du signe de la Croix : Quatrième Personne... Ici, on supprime les honoraires de messe ; là, on les augmente et on les répartit : un tiers au curé et deux tiers à la « communauté », représentée en cette circonstance par le commissaire politique. Taxes perçues sur l'assistance à la messe, sur les crucifix accrochés dans les maisons ou portés au cou. Des commissaires demandent aux catéchumènes de signer un papier sur lequel ils s'engagent à embrasser le christianisme, et à y rester fidèles toute leur vie... Certains refusent de signer et n'osent plus venir à l'église. Dans une province du sud du Delta, chaque maison était taxée de trois mesures de paddy et trois mesures de graines « pour Mao Tsé Tong » — « Qui est Mao Tsé Tong ? » nous demandaient les deux paysannes qui nous rapportaient le fait, et qui avaient été elles-mêmes taxées... Il est d'ailleurs probable que ces mesures, comme le jugement populaire qui a été infligé au P. Viéville, de la Mission de Hunghoa, sont plutôt le fait de commissaires locaux que des hautes autorités du Vietminh sans doute trop fines pour préconiser de semblables brimades. Mais ces hautes autorités seront-elles accessibles ? Toujours est-il qu'à la lumière de ces premières informations les curés des paroisses de Hanoï ont tenu une réunion en vue de déterminer ce qui pourrait être toléré, ce qui ne pourrait l'être qu'à l'extrême rigueur, et ce qui devrait être absolument refusé. On ne sais jamais ce qui pourra nous être demandé demain...

CH. SIMONNET



Portail de la cathédrale de Phat-diêm

Nos [MISSIONNAIRES DU VIETNAM

SI l'armistice intervenu en Indochine le 20 juillet dernier a marqué la fin des massacres et des innombrables calamités qui accompagnent la guerre, il n'en a pas moins eu, du point de vue missionnaire, tout comme du point de vue français, des conséquences catastrophiques.

L'Eglise Catholique est très florissante au Vietnam; nos Missions y comptent près de 1.600.000 fidèles, soit près du dixième de la population et dans certaines régions du Delta tonkinois, on pouvait voir un clocher se dresser presque dans chaque village. C'était vraiment nos plus belles Missions d'Extrême-Orient.

Mais après la division du pays au 17^e parallèle (c'est-à-dire au nord de la route qui unit la côte d'Annam aux Hauts Plateaux de l'intérieur, de Quangtri à Savannaket), toutes les Missions du Nord Vietnam vont se trouver sous le régime communiste, avec tout ce que cela comporte. Ce sont les Vicariats Apostoliques de Hanoi, Buichu, Phat-Diem, Bac-Ninh, Vinh et Haiphong, gouvernés par des évêques vietnamiens, ceux de Langson et Tai-Binh, confiés aux Domi-

nicains et ceux de Hung-Hoa et Thanh-Hoa, dirigés par les Missions-Étrangères, auxquels s'adjoint la moitié nord de la Mission de Hué.

Sans doute, bon nombre de chrétiens du Nord chercheront un refuge et la liberté vers le Sud. Mais s'imagine-t-on tout ce que représentent de souffrances et de misères ces termes de « réfugiés » ou de « personnes déplacées » ? Quitter son pays natal, sa maison, son lopin de terre, tout ce qu'on possède, pour s'en aller dans une région inconnue, sans situation, sans moyen d'existence, c'est dur ! Bien plus ! Est-ce que cela en vaut la peine ? Dans les milieux catholiques vietnamiens, l'on craint que Ho-Chi-Minh l'emporte, aux élections qui, selon les conventions de Genève doivent avoir lieu d'ici deux ans. On sait comment, en pays communiste, lors des élections, le parti gouvernemental obtient toujours 95 % des voix. Les communistes seront très prudents pendant ces deux ans : ils feront une propagande savante et rusée, comme d'habitude. Aux yeux du monde occidental, qui ne comprend pas ce qui se passe en régime totalitaire rouge, la démocratie aura décidé en faveur de Ho-Chi-Minh. Le Vietnam tout entier aura son indépendance complète, mais deviendra communiste, ce qui veut dire : ne supportera plus le « joug » de la France, mais celui, beaucoup plus dur mais moins avoué de Moscou. L'on sait déjà, en Indochine, ce que cela signifie pour des catholiques.

Et nos missionnaires du Nord-Vietnam, que vont-ils devenir ? Il est fort probable que, sous le régime communiste, ils subiront le sort des missionnaires de Chine. C'est ce qui était déjà arrivé à ceux de Thanh-Hoa et de Vinh, d'abord retenus captifs durant de longues années puis renvoyés en France. Dans ces deux Vicariats Apostoliques, il ne reste plus un seul missionnaire français, et les prêtres vietnamiens subissent un traitement pire encore que celui des prêtres chinois.

Dans les territoires que vont abandonner les troupes françaises, nombreux étaient encore nos confrères qui se livraient à leur apostolat, sous la direction de Mgr Khuê, évêque vietnamien, à Hanoï, et sous celle de Mgr Mazé, à Hung-Hoa. Ils sont bien décidés à pratiquer la tactique du « J'y suis, j'y reste », et à tenir le plus longtemps possible. En conséquence de cette décision, resteront donc sur place les Pères Pencilé, Giraud, Caillon, Levrey, Simonnet, Marillier et Carat, de Hanoï, et Mgr Mazé, avec les P.P. Gautier, Pierchon, Fleury, Radelet, Desroches, Viéville et Lajeune, de Hunghoa.

Se dirigeront vers le Sud-Vietnam : les PP. Vacher, Villacroux, Bourgeaux, Solvignon, Fontaine, Grannec, Vitte, Faugère et Garra, de Hanoï, ainsi que les PP. Doussoux, Millot et Claudel de Hung-Hoa. Les PP. Petit, Pédebideau et Chabert seront rapatriés en France.

Malgré l'armistice, la situation est bien lente à s'éclaircir. Peu après le 20 juillet, les PP. Tygréat et Benoît (Amédée) ont trouvé une

mort violente. Nous attendons toujours la libération de missionnaires retenus comme otages depuis de longues années par les communistes : les PP. Delmas, de Thanh-Hoa et Novion, de Vinh; de ceux qui ont été emmenés par les Viets, il y a quelques mois: Mgr Arnaud et les PP. L. Mainier, Malo et Cozien, de la Mission de Thakkek (Laos); et enfin, de ceux qui ont été gardés par les Viets quand ils envahirent la Mission des Hauts Plateaux (Kontum), les PP. Renaud, Beysselance, Brice. De tous ces prisonniers nous sommes sans nouvelles, mais nous espérons apprendre bientôt leur délivrance (1).

« Le sang des Martyrs est une semence de nouveaux chrétiens » disait Tertullien. Les Missions d'Indochine, si florissantes dans la première moitié du ^{xx}^e siècle, après les terribles persécutions du ^{xix}^e siècle, en sont une preuve. Nul doute que les souffrances de l'heure actuelle ne soient le présage de nouvelles et abondantes moissons, pour un avenir que nous souhaitons le plus proche possible!

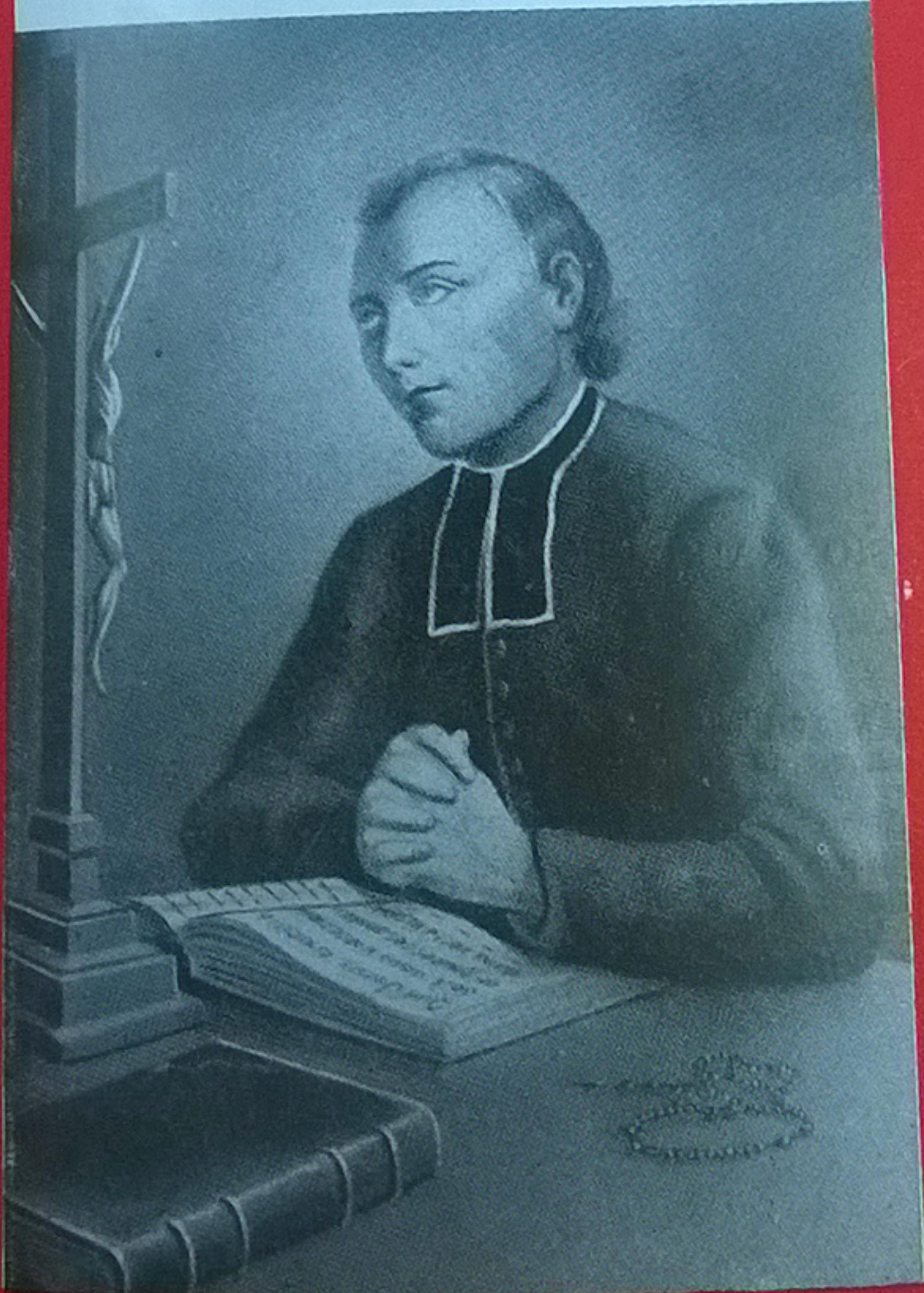
(1) Les PP. Thomann, Léger et Chastanet ont été conduits par les Vietminh de Kontum à Tourane, d'où ils ont gagné Saïgon. Le P. Philibert Martin, fait prisonnier à Samneva (Laos), en avril 1953, vient d'être libéré, ainsi que les PP. Guidon et Guerry, de Hunghoa, qui avaient été faits prisonniers à Dien-bien-phu.

REVUE BIMES

D'
A
MISSIONNAIRES
S
I
E

မိုးတိုက်၍၁၁၂၅၅၁၂၇

傳教會報



Rue du Bac

NUMERO 1

PARIS - V

45 FRAN

MAO n'y avait pas pensé

Les lecteurs occasionnels de *Missionnaires d'Asie* doivent se demander quelles sont nos réactions en face des événements douloureux dans les territoires que nous évangélisons. Nos amis sont encore plus touchés, ils partagent nos épreuves, certains de très près, car ils ont un frère, un fils, un oncle dans nos rangs. Eh oui! nous sommes bien éprouvés, et peut-être plus que les autres sociétés ou congrégations missionnaires, puisque nous ne travaillons qu'en Extrême-Orient. Or, après la guerre de Corée qui frappait notre mission de Taitjen, ce fut la persécution communiste en Chine où nous comptions quatorze missions. Des deux cent cinquante-sept confrères qui s'y trouvaient, il en reste seulement trois derrière le rideau de bambou. Tous les autres ont été expulsés.

Et comme si nous n'avions pas déjà une bien lourde croix à porter, voilà maintenant nos dix missions d'Indochine qui souffrent à leur tour, d'abord de la guerre, puis de la division du pays en deux zones, celle de Ho Chi Minh et celle de Bao Dai. Les journaux ont publié une dépêche de l'A.F.P. annonçant que nos missionnaires du Tonkin avaient décidé de rester sur place quoi qu'il arrive. Seront-ils autorisés à vivre dans la zone vietminh et à y exercer leur ministère? Dieu seul le sait. Ce qui se passe derrière le rideau de fer et le rideau de bambou nous fait craindre qu'au Tonkin comme ailleurs les communistes ne voudront plus de missionnaires. Et si peu à peu le régime totalitaire s'impose en zone sud, ce serait encore l'abandon de dix nouvelles missions. Pour l'instant, vivons d'espoir et saluons bien bas ces missionnaires qui n'ont pas voulu quitter leurs chrétiens.

**

Alors, se disent certains, allez-vous émigrer vers l'Afrique ou l'Amérique du Sud?

A ceux-là nous dirons que la question ne se pose pas, du moins

pour le moment. Qu'ils consultent la carte de l'Asie, ils verront que nos missionnaires travaillent aussi au Japon, en Thaïlande, en Malaisie, en Birmanie, en Inde. La Chine et l'Indochine sont de grands pays, mais tout de même il y en a d'autres en Extrême-Orient. Nos amis eux, savent que depuis quelques années nous avons accepté de travailler dans de nouveaux territoires, Urawa et Sapporo au Japon, Hwalien à Formose et Oubone au Siam. La France ne donne plus autant de vocations missionnaires qu'autrefois, et notre supérieur général n'arrive même pas à satisfaire



Cholon, ville chinoise près de Saïgon.

les demandes de nouveaux missionnaires dans les territoires où nous travaillons.

**

Et puis j'oserais même ajouter que « le malheur des uns fait le bonheur des autres ». En ce sens, du moins, que ceux qui ne peuvent plus aller en Chine et peut-être un jour en Indochine sont en mesure de renforcer leurs confrères ailleurs. Depuis quelques années, par exemple, la mission de Malaisie a la possibilité d'étendre son rayon d'action, grâce aux missionnaires expulsés de Chine.

Quand les journaux annonçaient que tant de missionnaires étaient arrivés à Hong-Kong, que Mao Tsé Toung ne voulait plus d'eux, j'imagine que la plupart des lecteurs se sont dit : ils vont reprendre le bateau pour la mère-patrie ! Eh bien ! oui et non.

Beaucoup d'expulsés arrivaient malades, exténués parfois par leur séjour en prison. Ceux-là avaient naturellement besoin de repos et la France était pour eux une destination indispensable. Mais leur séjour dans leur famille n'a été pour la plupart qu'un bref congé avant un nouveau départ pour une nouvelle mission.

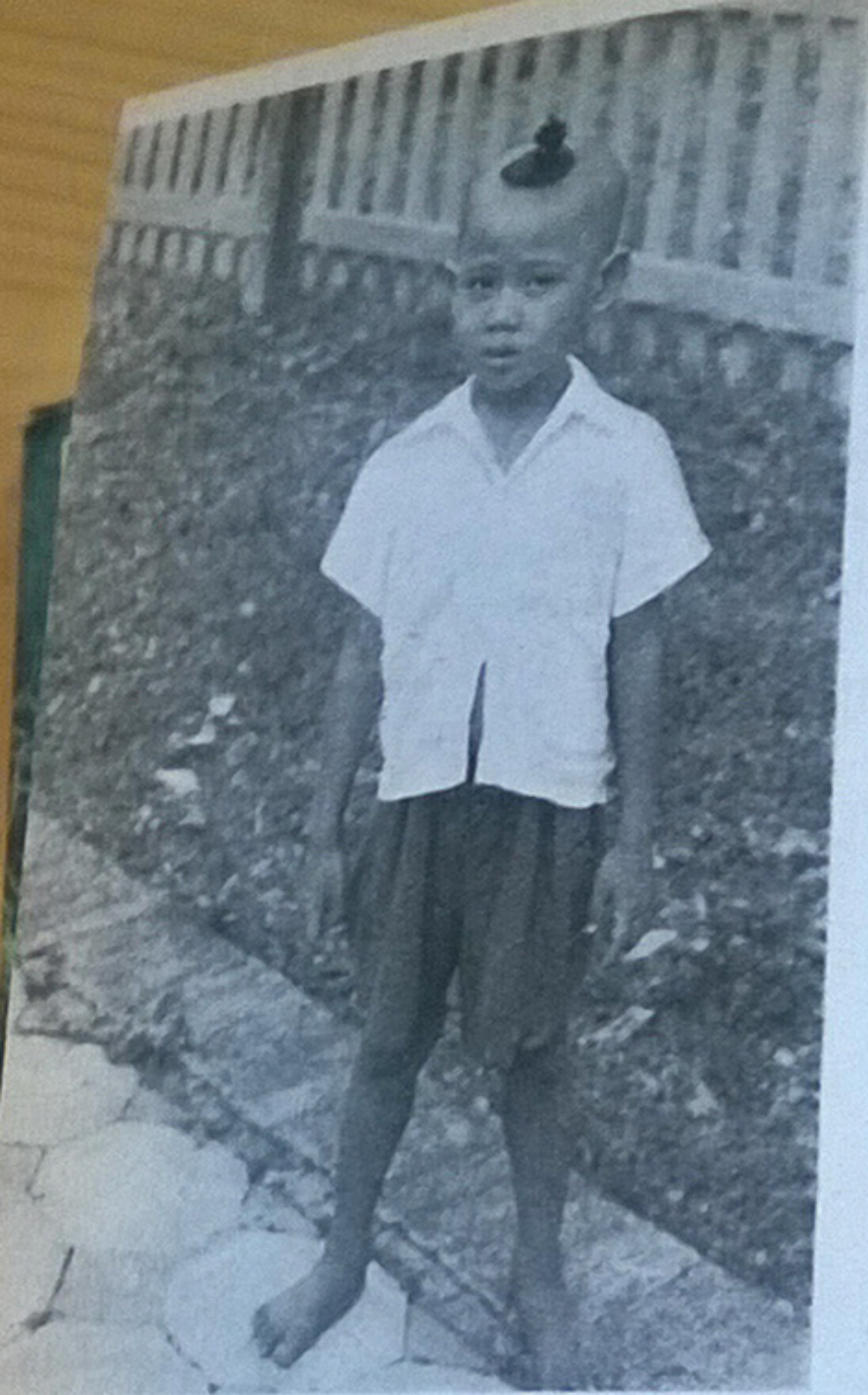
Seuls, les vieux missionnaires que leur âge ou leur état de santé rendait incapables d'une nouvelle acclimatation ailleurs, sont restés en France où, il va sans dire, les petites paroisses et les aumôneries ont été trop heureuses de les accueillir. Les autres sont restés en



Singapore. Rue chinoise.

Extrême-Orient ou y sont retournés. Pour les plus jeunes, cela ne faisait pas de difficulté. Ils ont rejoint une autre de nos missions, ont étudié une nouvelle langue, se sont adaptés à une nouvelle mentalité, et sans oublier leurs anciens chrétiens, ils se sont donnés à un nouvel apostolat.

Pour les missionnaires d'un certain âge, disons environ quarante ans, la question était plus délicate. On se refait difficilement à une nouvelle vie, surtout on a de la peine à étudier une nouvelle langue indigène quand on n'a plus vingt ou trente ans. C'est alors que leur a été offert un nouveau ministère, toujours auprès des Chinois, mais non plus en Chine. Et voilà le problème de la Diaspora chinoise qui se pose et qui aura peut-être une solution à laquelle on ne pouvait songer avant l'expulsion de tous les missionnaires étrangers de Chine.



Enfant chinois, au Siam.

Savez-vous que si la Chine compte plus de 500 millions d'habitants, il y en a près de 12 millions qui ont quitté le pays pour s'installer ailleurs, partout dans le monde, mais naturellement en grosse majorité dans le Sud-Est asiatique?

Savez-vous encore que la Thaïlande en a reçu 3 millions et demi, la Malaisie 2 millions et demi, le Vietnam 1 million, le Cambodge 200.000, la Birmanie plus de 300.000? L'Indonésie, les Philippines, même Madagascar ont aussi accueilli nombre d'émigrants. La plupart venaient du sud, c'est-à-dire des provinces du Kwantung, Fukien, Kiangsi, Kwangsi. Ils parlent les dialectes particuliers à leur province; le cantonais, le hacka, le hoklo, etc. Beaucoup se sont établis

dans des ports comme Singapore, Bangkok, Saïgon-Cholon, en qualité de commerçants. Ils ont plus peut-être que d'autres les aptitudes requises pour réussir : ils commencent modestement, mais grâce à leur amabilité, leur sens aigu des affaires, à leur persévérance, ils arrivent à se créer de très belles situations. On dit volontiers en Extrême-Orient que quand des Chinois se sont installés dans un quartier commerçant de grande ville, peu à peu ils s'étendent, se multiplient, font signe à des compatriotes de venir les rejoindre, ils s'entraident de façon remarquable, et bientôt le commerce est presque entièrement entre leurs mains. Pourtant ils ne sont pas que commerçants et en Malaisie, par exemple, on compte des milliers de Chinois qui travaillent dans les mines d'étain ou les plantations d'hévéas.

Que deviennent-ils alors? Sont-ils vite assimilés? Généralement pas. Ils restent Chinois, ils gardent le contact avec la mère-patrie, et s'ils ont décidé de demeurer dans leur nouveau pays ils rêvent encore de la vieille Chine, créent des écoles pour leurs enfants et forment ainsi une véritable communauté bien chinoise.

Il va sans dire que les gouvernements locaux ont deviné le danger. En Malaisie un quota a été fixé à l'immigration chinoise, car les Malais ont peur d'être peu à peu dépossédés de leurs droits au

profit des étrangers. En principe les terres ne sont pas occupées librement mais réservées aux Malais ou au gouvernement. Mais nombre de Chinois profitèrent de la crise économique dans les années qui précédèrent la guerre, et de l'occupation japonaise, pour occuper des terrains. Devant l'extension du maquis qui s'opposait aux autorités anglaises, celles-ci ont adopté un plan de regroupement de la population rurale chinoise en de nouveaux villages. La liberté individuelle faisait place au dirigisme destiné à assurer aux paysans une protection plus réelle.

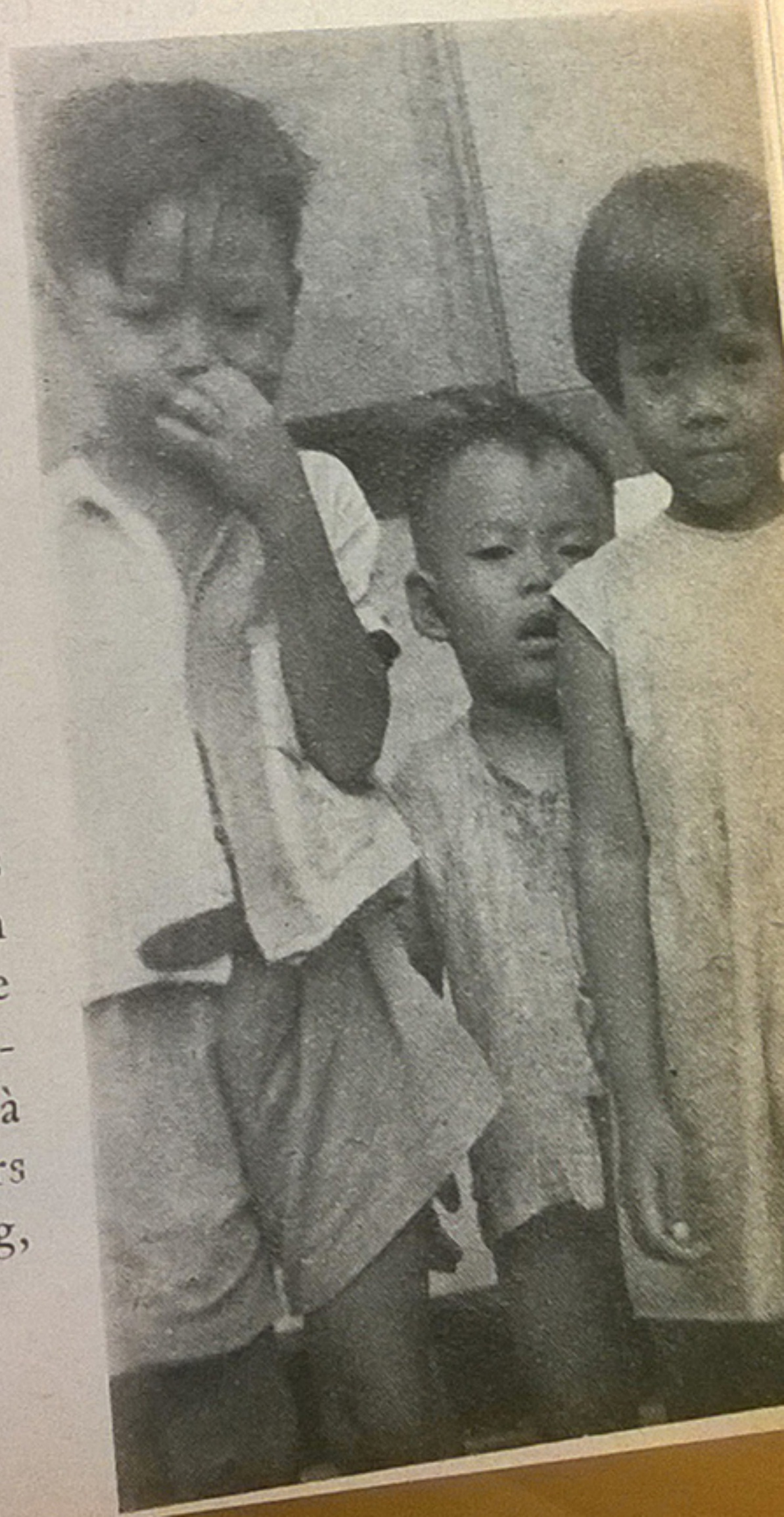
*
**

En Thaïlande, les émigrés chinois ont toujours été nombreux. Jadis les hommes s'expatriaient mais laissaient leur femme au pays natal. Depuis une trentaine d'années beaucoup d'entre elles sont venues rejoindre leur mari et la séparation entre la communauté chinoise et les vrais Thaïlandais n'a fait que s'accroître. Le gouvernement de Bangkok s'est effrayé surtout depuis l'avènement du régime de Mao Tsé Toung, et a pris des mesures pour se protéger contre cette invasion. L'immigration est sévèrement contrôlée et limitée, tous les étrangers doivent payer une taxe spéciale, et l'enseignement de la langue nationale est obligatoire dans toutes les écoles privées aussi bien que publiques. Les Chinois qui ont créé nombre d'écoles pour maintenir parmi leurs enfants leurs traditions, leur amour de la vieille patrie et leur propre langue, essaient de résister. Mais le gouvernement tient bon et près d'un quart de ces écoles chinoises ont dû fermer leurs portes.

*
**

En Indochine les autorités françaises, elles aussi, ont pris des mesures pour limiter l'immigration chinoise, et il est à prévoir que le gouvernement nationaliste vietnamien sera conduit, s'il le peut, à restreindre cet afflux d'étrangers qui, dans les villes de Haïphong,

Penang (Malaisie). Enfants chinois.
Cliché H. Monjean.



Tourane et surtout Cholon, forment une très large proportion de la population totale. Ils ont été pour le pays une source de prospérité matérielle, mais il va de soi que les Vietnamiens ne peuvent pas voir d'un très bon œil ceux qui s'enrichissent ainsi à leurs dépens.

Dans tous les pays du sud-est asiatique l'avènement de Mao Tsé Toung a posé de nouveaux problèmes. Les Chinois de la Diaspora sont divisés, les uns regardent du côté de Pékin, et ce sont les plus nombreux, et en un sens les plus dangereux, les autres se tournent vers Formose.

**

Pour nous missionnaires, que la question politique ne regarde pas, l'émigration chinoise pose de graves problèmes. Dans des pays comme la Malaisie et la Thaïlande où les Malais et les Thaïlandais sont très difficiles à atteindre et à convertir, nos confrères se sont naturellement tournés vers les communautés chinoises installées dans les limites de leurs paroisses. Elles étaient si compactes en Malaisie que non seulement des pères ont étudié le chinois pour pouvoir accomplir leur ministère, mais en maints endroits ils ont été amenés à créer des paroisses presque totalement chinoises. Et cela d'autant plus que les Chinois convertis se sont généralement montrés généreux et ont largement contribué à la construction d'églises et d'écoles pour leurs compatriotes. L'archevêque de

Penang (Malaisie). Colonnes sculptées dans un temple chinois.

Cliché H. Monjean.





Cliché H. Monjean.

Penang (Malaisie). Temple chinois.

Malacca, en résidence à Singapore, a vite compris que les malheurs de la Chine lui permettaient d'intensifier l'apostolat parmi ses diocésains de langue chinoise. Et c'est bien volontiers qu'il a accueilli un certain nombre de nos missionnaires et d'autres religieux expulsés de Chine.

Dans son rapport de 1953, Mgr Olçomendy avait la joie de présenter un effectif fort accru d'apôtres : 506 prêtres, 148 frères et 497 sœurs. La population catholique atteint aujourd'hui 104.350 âmes et l'année écoulée avait apporté une gerbe de 5.482 baptêmes. Aussi dans tout ce pays se multiplient les nouveaux postes, et la ville de Singapore crée sans cesse de nouveaux centres de culte, un peu comme Paris le fit avec ses chantiers du cardinal.

Le Père Mourgue (expulsé d'Anlung), est devenu curé de Alor Star. Il a vite conquis ses paroissiens qui l'aident à construire une nouvelle église. Son action sociale s'étend aux villages environnants, et on lui a même confié la formation d'un jeune prêtre chinois. Après avoir bâti une belle chapelle à Bentong, le Père Mamet (de Nanning) en commence une autre de style original à Kayang. A Telck Anson le Père Grandvullemin (de Kweiyang) est venu prendre en charge les Chinois, laissant les Indiens à son curé, le Père Brossard. A Kuala Lumpur, une équipe seconde le supérieur, le Père Laurent. Elle est composée du Père Giraud, venant de Nanning, du Père Limat, de Canton, et du Père Montagne, d'Anlung. Les deux premiers, qui connaissaient le dialecte cantonais, se partagent la formation de nombreux catéchumènes, tandis que le troi-

sième, tout en se perfectionnant dans ce dialecte, et en anglais, se réserve les classes de catéchisme et de chant. Le Père Julien (d'Anlung) est monté dans le nord de la mission, à Penang. Les chrétiens chinois semblaient peu zélés, peut-être parce qu'on n'avait pas le temps de s'en occuper activement. Il a tellement réussi à les entraîner qu'on lui a adjoint deux prêtres chinois.

*
**

Il ne faudrait pas croire que ces progrès ne requièrent pas beaucoup d'efforts et une dose d'abnégation peu ordinaire. La plupart des missionnaires venant de Chine doivent s'acclimater à ce pays où le thermomètre ne descend pas de toute l'année au-dessous de 25°. Nous autres en France jouissons d'une température moins élevée, et l'alternance du chaud et du froid selon les saisons ou les heures, nous aide à nous maintenir alertes et vigoureux. Il n'en est pas de même dans les pays du Sud-Est asiatique, tels que la Malaisie, la Thaïlande et le Vietnam. Ajoutez à cela que nos confrères doivent se remettre à l'étude, certains pour apprendre un nouveau dialecte chinois parlé par les émigrés du district, tous pour connaître l'anglais au moins de façon élémentaire.

Cette question de la langue nous surprend peut-être. Pour nous, tout missionnaire de Chine semblerait pouvoir s'occuper des Chinois partout dans le monde. Nous oublions que si les caractères sont partout les mêmes, la prononciation varie beaucoup et est parfois totalement différente selon que vous travailliez jadis dans l'ouest ou le nord de la Chine ou dans la région de Nanning et de Canton au sud. Les lettres reçues de nos confrères transférés en Malaisie, au Siam ou ailleurs reflètent ainsi souvent la crainte qu'ils éprouvent une fois transplantés de ne pouvoir, à leur âge, parler assez facilement le nouveau dialecte pour rendre leur ministère fructueux.

*
**

Avec le transfert des missionnaires expulsés de Chine, une autre question se pose, celle des prêtres chinois qui ont émigré eux aussi ou ceux qui ont été faire leurs études à l'étranger et vont être ordonnés prêtres. Il ne peut être question pour eux de retourner en Chine. Ou bien l'entrée dans le pays leur serait refusée, ou bien les nouvelles qu'ils reçoivent de leurs confrères restés là-bas montrent que tout apostolat normal serait quasi impossible dans cette Eglise des catacombes. Pour régler cette question, le Saint-Siège a désigné un évêque expulsé de Chine, Mgr C. Van Melckebeke



Madagascar. Centre catholique chinois : Le P. Cotto et ses jeunes Chinois.

(Scheut) pour visiter les communautés chinoises du Sud-Est asiatique, et organiser leur évangélisation. Il s'agit de profiter de cet afflux de prêtres pour intensifier l'apostolat parmi eux et s'appuyer éventuellement sur eux le jour où les portes de la Chine s'ouvriront à nouveau.

Ce visiteur a passé dans les différents pays où ont émigré des millions de Chinois. Il a étudié sur place leurs besoins, et à son retour de voyage, il établira son Q.G. à Singapore où il se propose d'installer une sorte de centrale catholique chinoise semblable à celle qu'avait organisée l'Internonce de Chine à Shanghai. Cette centrale servira de lien entre les missions chinoises à l'étranger. Elle créera un Bulletin de liaison pour les prêtres, et publiera des livres de prières et de doctrine adaptés à la mentalité chinoise. On se souvient du dynamisme avec lequel la centrale de Shanghai, sous la direction du Père Legrand, avait travaillé jusqu'au jour où, alerté par le bien réalisé, le gouvernement communiste en avait décidé la fermeture et emprisonné les directeurs.

*
**

Tandis que la plupart de nos confrères expulsés de Chine et transférés en Malaisie, en Thaïlande et en Indochine, se retrouvaient dans des missions confiées à leur société, un ancien de

Pakhoi, le Père Cotto, fut envoyé à Madagascar. Depuis longtemps les évêques de l'île, et surtout Mgr Le Breton, se sentaient impuissants en face des petites communautés chinoises du pays. car aucun de leurs missionnaires ne parlait chinois. Ce Père s'est installé à Tamatave, la mission qui compte le plus d'émigrés chinois. Ceux-ci sont assez nombreux dans cette ville, mais il en reste beaucoup — on parle de plusieurs milliers — dispersés sur la côte nord et est de l'île.

Très sagement il a jugé que, même aidé des deux confrères qui doivent sous peu lui venir en aide, il ne pourrait tout faire. Il entend donc ne pas se substituer aux missionnaires qui ont des Chinois dans leurs paroisses, mais essayer de leur venir en aide. Il va prospecter le terrain pour retrouver ces Chinois, catholiques (qui souvent ont abandonné leurs pratiques religieuses) et non chrétiens; puis il enverra aux curés les livres et brochures qui leur permettront d'amener peut-être à l'Eglise ces brebis délaissées. Quand les Pères Elhorga et Barreau pourront le rejoindre, ils visiteront les centres où se sont fixés les Chinois, et lui continuera à attirer la jeunesse à l'école qu'il a fondée et où se pressent déjà bon nombre de chrétiens et de païens. Tous sont anxieux d'apprendre le français qui les aidera dans leurs relations avec les Malgaches évolués. S'il peut en faire de bons chrétiens zélés, il assurera ainsi un plus grand rayonnement de l'Eglise parmi cette population intelligente, industrielle et qui, jusqu'ici sans appui religieux, tend naturellement à se laisser entraîner par les mauvais bergers communistes.

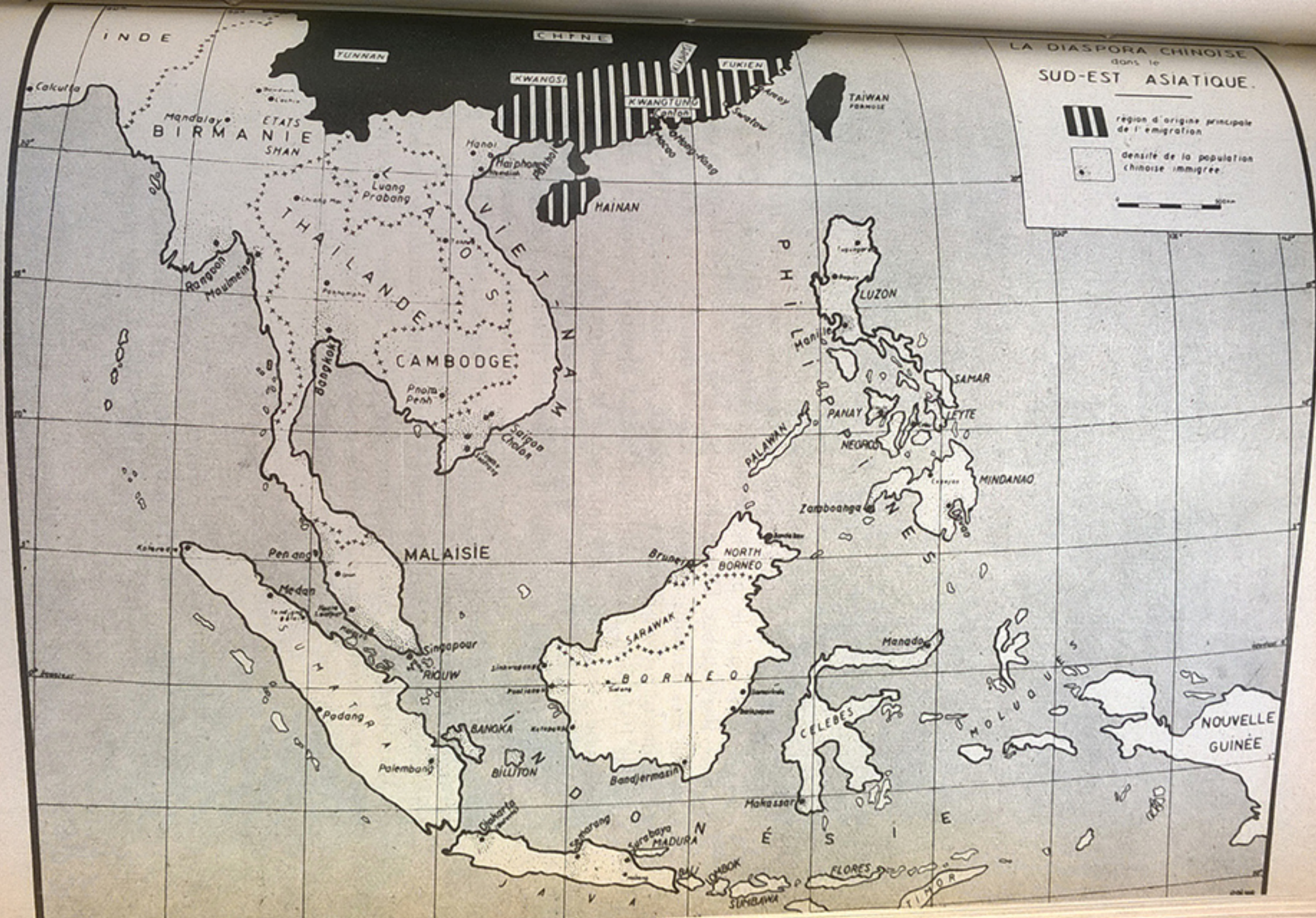
**

On sait que, depuis la persécution en Chine, nombreux sont les Chinois qui ont émigré à Hongkong dont la population est double aujourd'hui de ce qu'elle était en 1948.

Des camps de réfugiés ont été organisés par le gouvernement et nous avons envoyé les Pères Madéore et Leblanc pour aider à leur évangelisation.

**

Qui n'a pas entendu parler de Taiwan (Formose)? cette île peuplée de Chinois et d'aborigène et située en face des provinces du Fukien et de Kwangtung et qui fut cédée par la Chine au Japon en 1895. Après la victoire des Alliés, elle lui fut rendue. Et quand le gouvernement nationaliste ne put résister aux communistes, il s'y retira. Depuis, elle a été le refuge de Chinois qui ne voulaient pas vivre sous Mao Tsé TOUNG, et reste en somme le dernier réduit de Tchang Kaï Chek. L'île peuplée de plus de 8 millions d'habitants



compte une forte proportion d'aborigènes à côté des immigrants venus en nombre depuis 1949.

Alors qu'en 1949 on ne comptait que deux missions, aujourd'hui on en dénombre cinq. L'une d'entre elles, sur la côte est, celle de Hwalien, a été confiée à Mgr Vérineux, l'ancien évêque de Yingkow expulsé de Mandchourie en 1951. Lors de l'avance communiste dans le nord de la Chine, un des nôtres, le Père Boschet, avait été chargé d'accompagner des séminaristes et des religieuses de Chine en quête d'un refuge. C'est en mars 1953 que l'évêque atterrit dans l'île avec le P. Peckels pour organiser la nouvelle préfecture que lui confiait le Saint-Siège. Depuis cette date, l'évangélisation a fait des progrès remarquables, surtout parmi les tribus aborigènes. Des renforts de personnel sont arrivés en la personne des Pères Barreau (Yingkow), Rondeau (Swatow) et Boyer (Kweiyang). Sous peu les pères Le Corre et Pecoraro, anciens missionnaires au Thibet, viendront les épauler. Il est temps, car dans une lettre de juin dernier l'Evêque lançait un S.O.S. Visiblement le Bon Dieu récompensait leurs efforts et le nombre des missionnaires ne suffisait plus devant l'afflux des catéchumènes.

Ces quelques notes, hâtivement rédigées, ont pour but de poser devant nos amis le problème de la Diaspora chinoise. On a dit qu'avec des courbes, Dieu trace une ligne droite. En d'autres termes Dieu se sert de tout, même du mal pour notre bien. La persécution communiste prive l'Eglise de Chine de ses missionnaires. Par contre, elle est l'occasion d'intensifier un autre apostolat chinois, celui des millions de ses enfants qui ont quitté le sol natal.

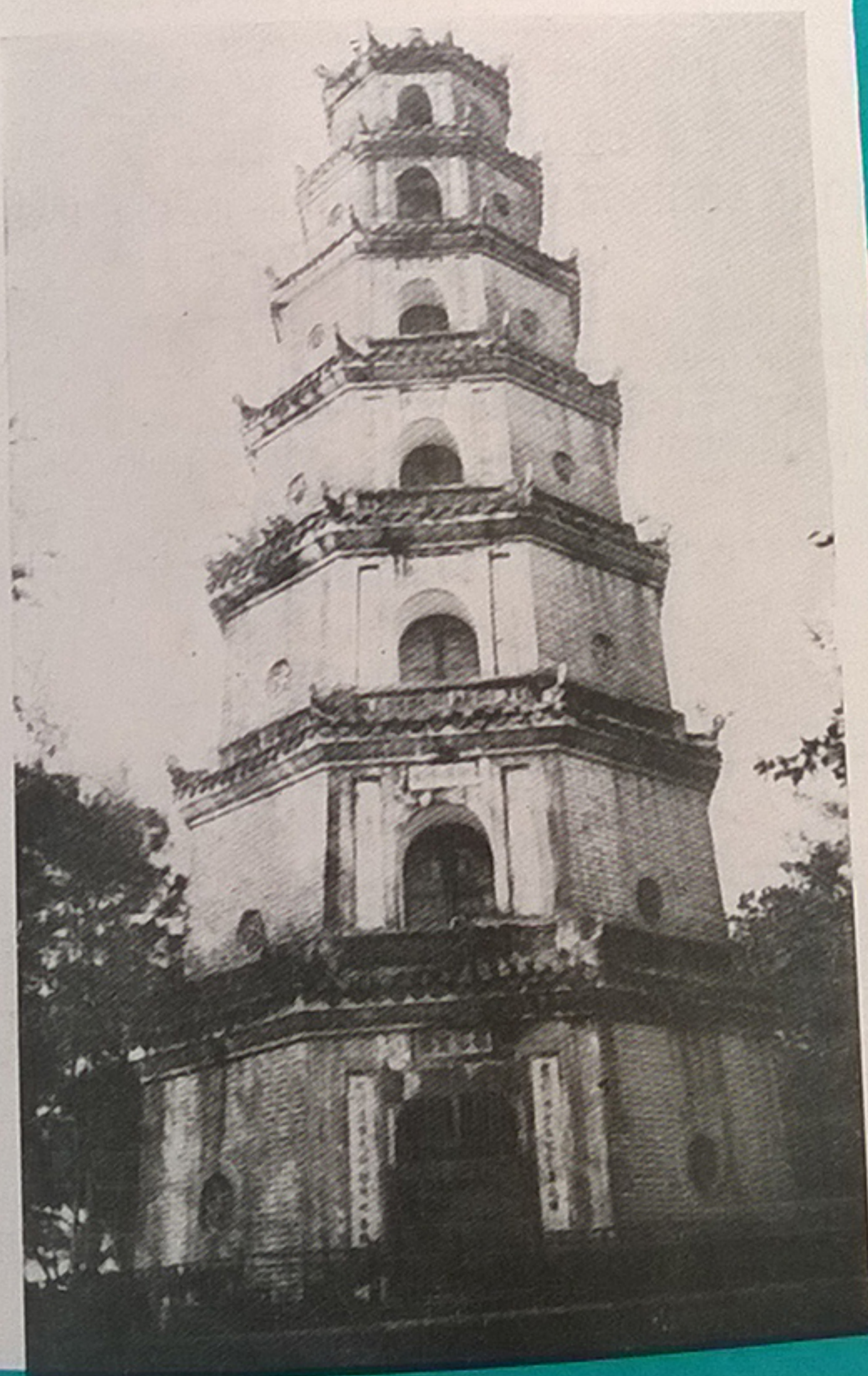
Nos confrères, qui n'ont abandonné leurs chrétientés, que parce qu'on les forçait à s'en aller, retrouvent d'autres Chinois dans les pays où la fidélité à leur vocation missionnaire les a conduits. Puis-ent-ils s'appuyer toujours davantage sur leurs amis de France pour travailler comme jadis à l'extension du royaume de Dieu parmi leurs chers Chinois! Par leur prières, par leurs aumônes, les lecteurs de *Missionnaires d'Asie* voudront les aider à aller de l'avant et à préparer les matériaux nécessaires pour la reconquête spirituelle de la Chine, le jour où Dieu lui rendra la paix et la liberté!

**

Pour rendre service aux parents et amis de nos missionnaires expulsés de Chine, nous donnons, page 185, la liste des confrères qui travaillent avec les Chinois établis hors de leur patrie.

D'
A
MISSIONNAIRES
S
I
E

傳
教
會
報



PARIS -- VII^e

45 FRANCS

JANVIER-FÉVRIER 1955 — NUMÉRO 77

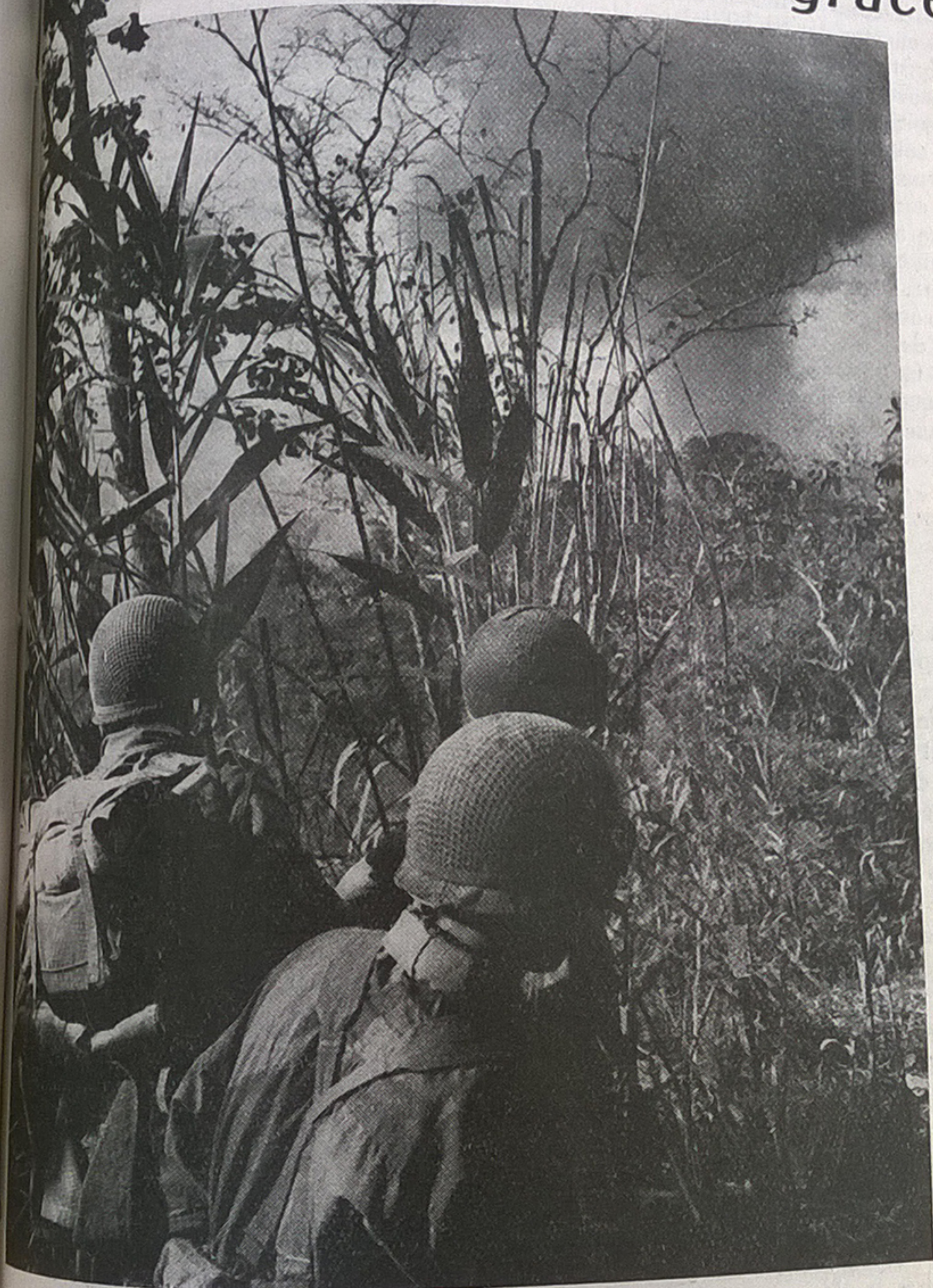
မိုးညိုသာယာသာယာ

Rue du Bac

NUMERO :

Une des grandes grâces

DE
MA
VIE
MISSOZZA-RE
...



Dans l'enfer de Dien-Bien-Phu.

DIEN-BIEN-PHU

Quelques souvenirs...

Je suis monté à Dien-Bien-Phu avec le Père Guidon, un géant de l'apostolat missionnaire, le 9 décembre 1953. Venant après la douloureuse et si brutale évacuation de Lai-Chau, où en quelques heures nous avions dû tout abandonner et faire le sacrifice de plusieurs années d'efforts, ce départ pour Dien-Bien-Phu était pour nous plein de promesses et tout chargé d'espérances. Depuis bien longtemps, en effet, nous pensions que cette immense et riante cuvette de 20 kilomètres de long et de 5 de large, serait le berceau du christianisme au pays Tai, et que les premiers missionnaires qui y commenceraient leur action apostolique, seraient vraiment les « gâtés » du Seigneur, ceux auxquels Il donne la part royale du « gâteau ». Et de fait, après coup, nous pouvons bien dire que Dien-Bien-Phu, fut pour tous les deux, une des plus grandes grâces de notre vie en mission puisque nous y avons commencé un apostolat tout à fait imprévu, et puisque quelques mois à peine après notre arrivée nous avons dû de nouveau faire le sacrifice de tout, au terme d'une des plus douloureuses et des plus sanglantes batailles de l'histoire.

Je voudrais simplement, dans ces lignes, évoquer quelques-uns des souvenirs de cette dernière mission dont la vision demeure et demeurera à jamais fixée dans mon esprit, parce que je l'ai aimée plus qu'une autre et parce que j'ai pu essayer d'y comprendre un peu le grand Mystère de la Souffrance.

I. — AVANT LA BATAILLE

(Du 9 décembre 1953 au 13 mars 1954)

A la descente de l'avion, nous avons trouvé, le Père Guidon et moi, un camp en plein effort d'organisation et d'installation. Une trentaine de points d'appui, qui devaient constituer par la suite la solide armature du Centre de Résistance, surgissaient de terre, au milieu d'un inextricable enchevêtrement d'arbres abattus, de barbelés, de caisses, de fils, tandis qu'une centaine d'avions posaient ou parachutaient un matériel considérable : vivres, médicaments, munitions, canons, camions, jeep, matériel radio, chars de 18 tonnes et que les hommes arrivaient également par voie aérienne en bataillons constitués. Cet effort d'aménagement devait se poursuivre jour et nuit sans arrêt jusqu'au 13 mars et transformait quelques paisibles villages taï en une forteresse immense et qui semblait vraiment inexpugnable. Tout le monde pensait que le Viet-minh n'oserait jamais attaquer. L'opération de Diversion (qui n'était, je le sus après coup, qu'une habile manœuvre pour leur permettre de remodifier leur dispositif d'attaque) sur Louang-Prabang en janvier 1954, nous confirma dans cette erreur.

Nos premières journées à Dien-Bien-Phu furent employées à chercher et à créer, à 2 kilomètres au sud du Centre de Résistance, un nouveau village tai, puisque pour satisfaire aux impératifs militaires de la défense, toute la population de l'ancien Dien-Bien-Phu était obligée de déménager. L'armée nous prêta des camions, et ce transfert où les gens perdirent quand même la moitié de leurs biens s'effectua en bon ordre et dans des conditions satisfaisantes. En quelques semaines, le New-Dien-Bien était né, et au milieu des paillotes, une paillote surmontée d'une croix en bambou, indiquait le premier presbytère.

C'est dans cette paillote, que le Père Guidon et moi avons vécu nos premiers mois à Dien-Bien. Nous passons nos journées avec les enfants

que nous avions amenés de Lai-Chau, au milieu des gens, aménageant notre maison, convoyant des camions pour permettre une récolte plus rapide et plus sûre du paddy, ce qui nous valut immédiatement l'amitié simple, mais profonde de toute la population des villages taïs environnants et préparant les matériaux de notre future école. L'expérience si intéressante que nous venions de vivre à Lai-Chau avec nos 275 élèves, nous incitait à recommencer dans ce nouveau cadre, le plus rapidement possible. Le 10 mars, trois petits pavillons, pouvant recevoir une centaine d'élèves, étaient terminés et équipés... une dizaine d'autres devaient suivre.

Notre maison servait également de dispensaire. Tous les jours, le médecin-capitaine Le Damany venait voir nos malades et lutter avec un dévouement inlassable contre la mortalité infantile, si élevée dans ce pays. Il installa dans chaque village un infirmier taï, dont la mission était de donner les premiers soins et de signaler les cas urgents.

Nous vivions donc heureux au milieu de nos Taïs, profitant des moindres occasions pour les connaître, pour leur rendre service et utilisant toutes les heures disponibles pour apprendre leur langue. Le Père Guidon, d'ailleurs, parlait déjà comme l'un d'eux. Tous les soirs, suivant les conseils d'amis, nous rentrions le Père Guidon à Isabelle et moi au Centre, et cette précaution nous évita le pire. Au début du mois de mars, les Viet-minh nous enlevèrent une nuit nos enfants, puis une autre nuit la chapelle portative du Père Guidon. Ce double rapt nous fit comprendre que nous devions agir avec la plus extrême prudence si nous ne voulions pas nous voir « enlevés », nous aussi.

Entre le 1^{er} et le 13 mars, l'atmosphère devenait très lourde : on sentait les Viets très proches, les moindres sorties des bataillons se soldaient par des pertes sévères, la D.C.A. adverse commençait à se révéler par des tirs imprécis de 75 ou de 57, l'intervention de la chasse et des B-26 devenait de jour en jour plus massive, tout laissait prévoir l'imminence d'une bataille puissante, bataille dont on persistait à rejeter l'éventualité, même à la dernière minute.

II. — LA BATAILLE DE DIEN-BIEN-PHU

1 Les débuts

Elle commença le samedi 13 mars, à 5 h. 10, alors que je venais de rentrer du village taï. Un véritable déluge d'obus et de projectiles de toute taille et de tout calibre s'abattit sur le camp, pendant que les Viet-minh attaquaient leur premier objectif : le point d'appui Béatrice, assez éloigné. Toutes les pièces d'artillerie du Centre de Résistance et d'Isabelle entrèrent en action. Un tintamarre infernal. Impossible de bouger et de mettre le nez dehors.

Le lendemain, au petit jour, après une nuit de vrai cauchemar où personne ne put trouver le sommeil (et il devait en être de même pendant les 55 jours du siège), les nouvelles étaient loin d'être bonnes. Béatrice était tombée, le colonel Gauchet, l'adjoint du général de Castries, et tout son état-major tués dans un trou par un 105 qui avait pénétré par l'orifice d'aération, des blessés et des morts de tous les côtés, l'antenne chirurgicale submergée, et le bombardement qui continuait toujours. Avec un peu de courage, car je n'étais pas bien habitué encore à cette ondée de feu, de fer et de poussière je courus à l'antenne chirurgicale du médecin-commandant

Grauwin, où je réussis à trouver au milieu de l'embouteillage général, l'aumônier militaire du P.C. Gono, près des blessés et des mourants, et lui prêtai main-forte. Je reverrai toujours ce triste spectacle : du sang de tous les côtés, des mains, des pieds en charpie, des cris de souffrance atroce, des morts à l'entrée de l'antenne et des blessés qui continuaient à arriver obstruant tous les couloirs et gênant la circulation. C'était la consternation générale, mais personne ne pensait à cette heure que nous allions vivre des journées encore beaucoup plus douloureuses et plus tragiques.

2 La bataille

Elle dura du 13 mars au 7 mai. La Presse et la Radio en ont fait suivre le déroulement jour par jour, heure par heure et en ont donné d'abondants commentaires. Ce fut une bataille terrible, puissante, menée méthodiquement par les Viet-minh qui grignotèrent tout d'une manière lente, mais progressive. Au cours de la captivité, ils m'ont affirmé y avoir perdu 20.000 hommes : je suis persuadé que ce chiffre n'a rien d'exagéré, car les combattants des troupes de l'Union française chefs et hommes de troupe ont tout donné dans cette bataille, allant jusqu'à la suivante. Du côté Viet-minh 100.000 hommes (50.000 combattants et 50.000 coolies qui creusaient les tranchées après avoir amené le ravitaillement de lointaines bases arrière). Du côté français 12.000, mais ce chiffre fut porté à 16, à la suite des parachutages nocturnes. Jusqu'à la fin, malgré de gros facteurs de démoralisation que je signalerai plus bas, tous ont espéré contre toute espérance.

a) *Pourquoi cet espoir ?*

— D'abord parce qu'ils pensaient que les sacrifices inouïs de leurs camarades morts ne pouvaient être inutiles. Ils puisaient dans cette pensée la force de tenir coûte que coûte.

— Ensuite parce qu'ils avaient confiance au général Navarre dont ils avaient les promesses et dont ils attendaient la réalisation du « Plan ». Le général Navarre avait voulu provoquer les Viet-minh à un combat sur un terrain choisi par lui : il était arrivé à son but, et donc il devait prendre les moyens de mener ses hommes à la victoire. Parmi ses moyens, un s'imposait d'urgence : faire un gros parachutage sur les arrières vietminh, pour les obliger à déplacer leurs pièces d'artillerie.

— Il y avait ensuite au Laos, l'opération du colonel Crève-Cœur menée, il est vrai, avec de petits moyens. Cette opération était nommée « Condor » 1. Pourquoi ce n° 1 si d'autres opérations n'étaient pas en vue.

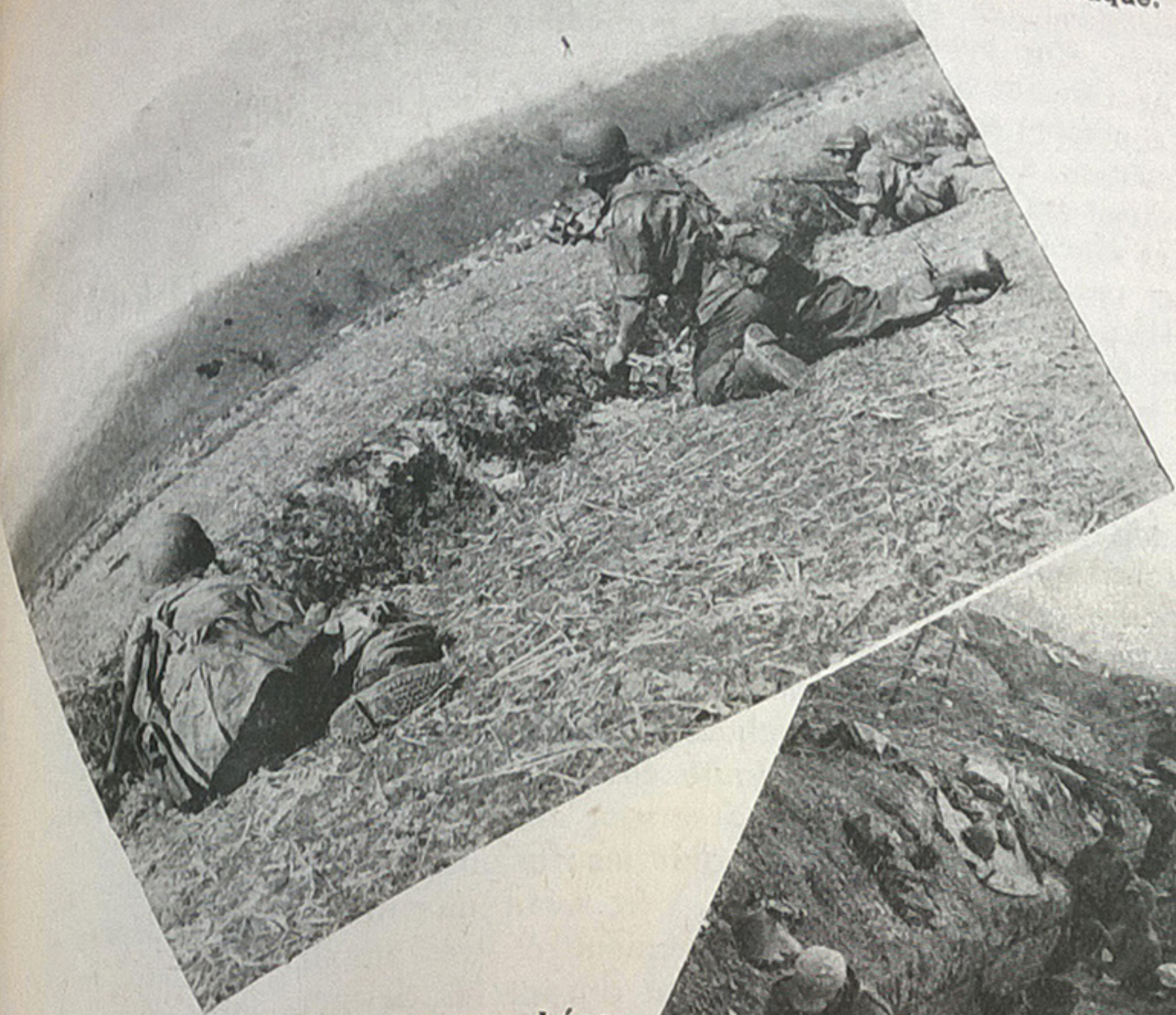
— Il faut signaler aussi l'intervention de plus en plus importante de la chasse et des bombardiers lourds et les parachutages d'hommes toutes les nuits. Tout était très insuffisant pour un combat d'une telle ampleur, mais dans la détresse, le plus petit fait est interprété favorablement.

— Enfin, il y avait la fatigue des Viet-minh. Cette fatigue était réelle. Après coup, j'ai appris qu'à la suite de la reprise d'Eliane 4 au début d'avril, puis de celle d'Eliane 1, les Viet-minh étaient un peu ébranlés et avaient donné à leurs unités l'ordre de repli général, si Dominique 2 était également repris par nous. Malheureusement, faute de moyens, ce dernier piton ne fut jamais réoccupé. La situation générale en aurait peut-être été totalement changée.

b) *Quels étaient les facteurs de démoralisation ?*

— Le resserrement de l'étreinte. On voyait bien que de jour en jour les Viets gagnaient du terrain, et que chaque reprise coûtait affreusement cher.

Contre-attaque.



Dans les tranchées.

Le P. A. Isabelle.



— L'impossibilité d'une relève quelconque. Dans leurs attaques, les Viets mettaient, en général, en ligne deux bataillons frais contre deux compagnies. Ces bataillons étaient immédiatement relevés, alors que nos soldats ne l'étaient pas.

— Le nombre sans cesse croissant de blessés et l'impossibilité radicale de leur évacuation. Ce facteur était un élément important du moral, car beaucoup savaient qu'en cas de blessure grave, ils ne pourraient être convenablement et efficacement soignés.

— Les parachutages chez les Viet-minh. Tous les jours des Dakotas ou des C-119 parachutaient en dehors du Centre de Résistance. Comme rien ne pouvait être tenté pour la récupération de ces parachutes tombés hors des barbelés, les Viets recevaient ainsi tous les jours des tonnes et des tonnes de vivres, de médicaments et aussi de munitions. Quand il s'agissait d'obus de 105, nous recevions quelques jours après ces obus sur la figure. Les combattants qui luttaient de jour comme de nuit contre l'ennemi très supérieur en nombre étaient exaspérés à la vue de ces parachutages faits sans l'attention et la concentration indispensables à leurs réussites.

— Il faut signaler aussi l'absence de nouvelles. Et sur 55 jours cela compte. Au début, on reçut pourtant quelques lettres. Mais il y eut là aussi des erreurs. Ainsi, on parachutait à Dien-Bien-Phu le courrier d'Isabelle et réciproquement. Comme toute communication était impossible entre les deux centres, beaucoup de lettres se sont ainsi perdues.

Enfin, une nourriture de plus en plus insuffisante au fur et à mesure que l'on approchait de la fin. L'artillerie Viet avait incendié tous les dépôts et le ravitaillement se faisait très difficilement et très imparfaitement : aussi beaucoup ne mangeaient pas à leur faim durant les derniers jours.

c) L'action des chirurgiens et des docteurs.

Ils ont été avec tous leurs infirmiers absolument splendides. Il y avait 5 chirurgiens répartis entre 4 antennes chirurgicales (3 à Dien-Bien et 1 à Isabelle). Opérant 22 heures sur 24, complètement épuisés, n'ayant plus de place pour mettre leurs blessés, et ne pouvant leur donner tous les soins post-opératoires nécessaires, ils ont cependant continué jusqu'au bout leur sublime labeur, aidés magnifiquement par tous les médecins de bataillons qui se sont eux aussi dépensés, au prix de difficultés inouïes, pour tous leurs blessés. Jamais on ne pourra dire assez leur héroïsme.

Je dois mentionner aussi Geneviève de Galard que j'ai vue tous les jours au travail. Bloquée à Dien-Bien parce que son avion ne put repartir et fut incendié au petit jour, elle a passé son temps à l'antenne chirurgicale 29, donnant toutes ses forces au service des blessés. Je la revois encore les soignant le jour de l'inondation, toute ruisselante de sueur avec ses paquets de coton qui dégringolaient dans la boue. Je ne pense pas qu'une autre femme placée dans les mêmes circonstances, ait travaillé avec autant de simplicité, d'humilité et de courage. Elle n'a certainement pas voulu toute la popularité dont on a entouré son nom après la chute.

d) L'évacuation de quelques blessés entre le 13 et le 27 mars.

Cette « cueillette » des blessés en pleine nuit était absolument sensationnelle, et les pilotes qui se posaient ainsi, en pleine nuit, tous feux éteints, dans l'obscurité la plus totale, faisaient preuve, eux aussi, du courage et de l'héroïsme les plus grands.

En général, le premier avion arrivait au-dessus du camp vers minuit. On le reconnaissait immédiatement car le bruit de l'avion « Luciole » dont le but était d'éclairer les positions par des fusées parachutées quand les Viets

attaquaient, se trouvait doublé. A ce moment-là, tous les tirs d'artillerie, tant du côté vietminh que du côté français s'arrêtaient... dans un silence impressionnant l'avion faisait un tour, puis se posait très doucement. A peine roulait-il sur la piste que les Viets déclenchaient un feu d'enfer sur toute la longueur du terrain d'aviation pour essayer d'atteindre l'avion. Quelquefois le pilote était si impressionné par les obus qui tombaient de tous les côtés autour de lui, qu'il remettait les gaz et décollait toujours en pleine obscurité sans prendre un seul blessé. Mais en général, il attendait les 5 ou 10 minutes qui étaient nécessaires pour le chargement de l'avion, puis il roulait de nouveau sur la piste et reprenait son vol. Dans nos « trous », nous suivions tous angoissés ce drame que représente un chargement d'avion dans de telles conditions. Une nuit, 5 Dakotas se sont ainsi posés emmenant 105 blessés. Mais après le 27 mars, cette évacuation osée et si risquée devint impossible. Les Viets avaient réussi à s'emparer d'un point d'appui situé au bout du terrain d'aviation et prenaient la piste d'enfilade avec une mitrailleuse. On essaya alors l'évacuation par hélicoptère, mais les quelques secondes indispensables au chargement suffisaient à l'arrivée d'un obus qui le mettait en flammes.

e) *Notre action pendant la bataille.*

Elle était à la fois spirituelle et morale.

— Spirituelle. C'était notre devoir de prêtres d'être auprès des blessés pour les reconforter et pour aider les mourants. Nous étions trois prêtres à Dien-Bien : deux aumôniers militaires et moi. Le Père Guidon était à Isabelle. Nous nous sommes donc partagés le travail puisque au Centre de Résistance il y avait trois antennes. Pour les messes également. Tous les jours, et jusqu'à la fin, j'ai eu la joie de pouvoir dire ma messe dans mon trou, à 4 heures de l'après-midi. Le dimanche, j'en disais trois. A la fin, les déplacements pour mes messes devenaient très dangereux. Les Viets installés sur les collines qui dominaient immédiatement la plaine prenaient plaisir à bombarder d'un coup de 75 sans recul ou d'une rafale de mitrailleuse tous ceux qu'ils voyaient circuler. Les tranchées se multiplièrent, mais il y avait toujours quelques passages pénibles où l'on entendait les balles siffler aux oreilles. Je portais toujours le Saint-Sacrement sur moi et j'ai pu ainsi donner à tous ceux qui le désiraient la force du Seigneur. Beaucoup, dans un tel danger sont revenus à Lui, après une vingtaine d'années et plus d'indifférence ou d'athéisme. Je me souviendrai toujours de la fête de Pâques, qui fut un vrai triomphe de ferveur spirituelle. J'ai failli manquer d'hosties, car le parachutage fut manqué, et une autre fois le parachute qui me les descendait est tombé dans la rivière Na-Yom de Dien-Bien. Quand j'ai ouvert la boîte, elles étaient transformées en semoule et absolument inutilisables. En économisant beaucoup, j'ai pu « tenir » jusqu'au 7 mai.

— Morale : Les blessés dans leur trou entendaient la bagarre toute la journée et toute la nuit, mais ne savaient rien. Aussi chaque fois que je pénétrais dans un trou c'était : « Ah ! mon Père, quelles sont les nouvelles ? ». Le fait de circuler beaucoup me permettait d'obtenir près des différents chefs de bataillon que je connaissais de nombreux renseignements que je communiquais aussitôt à mes blessés. Je dois d'ailleurs dire qu'après le 30 mars, lorsque les Viet-minh se furent emparés de la position-clé Dominique 2, qui commandait toutes les collines surplombant immédiatement la plaine et le terrain d'aviation, je ne leur ai pas dit souvent la vérité, car à ce moment-là, je ne me faisais plus guère d'illusion sur l'issue du combat. C'est toujours dur de parler contre sa propre pensée. Et quand j'étais vraiment obligé de les mettre au courant de l'exactitude de la situation, je

m'efforçais de les préparer un peu pour qu'ils reçoivent la vérité sans être trop ébranlés. Ainsi au début du mois de mai, j'ai pu annoncer à mes blessés que la fin était proche et qu'il n'y avait plus guère d'espoir de sortir d'une situation aussi tragique, mais je leur ai dit en même temps, que connaissant les Viet-minh depuis 5 ans par ma présence au Viet-nam, j'étais persuadé d'une mesure spéciale de clémence en leur faveur et de leur évacuation par avion sanitaire ou par hélicoptère. Je ne m'étais pas trompé. La veille de la chute, il y avait 1.358 blessés à évacuer d'urgence. Ce nombre fut considérablement accru dans les combats de la dernière nuit et du dernier matin.



Le P. A. Isabelle et la plaine de Dien-Bien-Phu.

Je me suis aussi occupé des blessés vietminh fait prisonniers au cours des attaques et des contre-attaques et je pus obtenir d'un médecin les soins médicaux les plus indispensables. Tous les soirs, à 17 heures, je me rendais dans leur camp, et j'en emmenais deux ou trois avec moi à l'infirmerie où ils étaient plâtrés, opérés ou soignés. A la chute de Dien-Bien, tous étaient en excellente voie de guérison. Ce service rendu m'avait donné auprès d'eux une certaine popularité qui ne me fut pas inutile.

Pendant le siège, je ne suis jamais sorti du Centre de Résistance, sauf une fois pour la circonstance que voici. Les Viets, à la suite de la prise d'une de nos positions, nous rendirent un jour deux blessés. Le général de Castries pour les remercier de ce geste humanitaire leur envoya un messenger pour leur faire connaître qu'il leur rendrait le lendemain à 16 heures au village de Ban-Pa-Pé une trentaine des leurs, et que la délégation serait conduite par un officier, un aumônier, des infirmiers et des brancardiers. L'aumônier militaire me demanda si j'acceptais cette mission. Je répondis par l'affirma-

trive, mais elle ne me plaisait pas beaucoup, car je craignais fort un « traquenard ». Le lendemain, à l'heure et au lieu fixés, nous étions au rendez-vous. Notre étonnement fut grand de ne trouver personne. Nous étions sur le point de laisser sur place nos blessés et de rentrer avec les brancards, quand nous reçûmes un message radio du général nous demandant de rentrer avec tout le monde. Il venait en effet de recevoir une réponse des Vieth-minh qui n'étaient pas d'accord sur le lieu choisi, et qui demandaient que l'échange se fasse au nord à une date différente. De Castries ne répondit rien, et les 30 blessés ramenés par nous restèrent au camp jusqu'à la fin.

f) *Le tragique des derniers jours.*

— D'abord la fatigue extrême des hommes obligés de combattre de jour et de nuit et de transporter eux-mêmes leurs propres munitions. Au début ce transport se faisait par camions, mais au début d'avril sur 150 véhicules qui étaient à Dien-Bien, il n'en restait plus un seul : tous avaient été incendiés ou détruits. Après, on chargea les prisonniers de ce travail : 700 sur 1.000 furent tués en ramassant les parachutes.

— L'encombrement des antennes chirurgicales. Il y avait des blessés partout, de tous les côtés. On ne savait plus où les loger. On n'avait plus assez de médicaments pour les soigner. On ne pouvait plus les opérer. Les morts étant enterrés sur place des nuages de mouches infestaient tous les trous où il y avait des blessés.

— Impossibilité quasi totale de déplacement... des tireurs d'élite étaient installés partout, et, de ce fait, on ne pouvait presque plus sortir des « trous ».

— Le périmètre défensif étant réduit à l'extrême, les parachutages étaient de plus en plus difficiles et tombaient presque tous chez les Viets. Leur artillerie pilonnait sans cesse tous les coins et recoins du centre qui était littéralement écrasé sous un déluge d'obus.

— Dans la nuit du 5 au 6, ils mirent en batterie leurs fameux « orgues de Staline » constitués de cinq ou six tubes jumelés qui permettaient un lancer simultané de cinq ou six obus. D'après les artilleurs la précision de ces « orgues de Staline » est nulle, mais l'effet est très démoralisant.

— Enfin, il n'y avait presque plus de munitions et presque plus de vivres. Les premiers avaient sauté, les seconds étaient incendiés.

g) *La chute.*

Le 7, dans l'après-midi les rares canons encore « valides » tirèrent leurs derniers obus, les mitrailleuses leurs dernières balles. Puis on fit tout sauter, canons, mitrailleuses, postes de radio, chars d'assaut, etc. Quand vers 17 h. 30, les Viet-minh submergèrent les positions, des drapeaux blancs surgirent de tous les côtés. Je me rendis à ce moment-là au camp des prisonniers viets pour leur dire que la lutte était terminée et que l'Armée démocratique populaire venait de remporter la victoire. Ils étaient fous de joie. Je leur demandai de me conduire à un de leurs capitaines pour me faire établir par lui un « laissez-passer » qui me permettrait de rester après la chute avec nos blessés, ce qui fut fait immédiatement et sans aucune difficulté. Ainsi quand les soldats viets se présentaient à moi avec leur mitraillette pour me faire lever les bras et m'emmener, je présentais mon « laissez-passer » et j'étais aussitôt laissé tranquille.

En une heure, je vis rassembler et partir tout le monde. La bataille de Dien-Bien-Phu était terminée.

P. GUERRY.
(A suivre.)



Cathédrale de Vinh.

HUIT MOIS VIE TS *chez les*

(15 février-15 octobre 1954)

Laos 1954! Ce ne devait être qu'un voyage banal: Pakse-Thakhek 330 et quelques kilomètres. La route est mauvaise mais avec une assez bonne voiture, un chauffeur moyen fait le trajet dans la journée. C'était notre intention, le 15 février... L'homme propose...

Deux heures avant le lever du soleil, nous partons. Nous? Monseigneur Jean Arnaud, préfet apostolique de Thakhek, Sœur Jeanne-Antide du Noyer, Supérieure des Sœurs de la Charité du Laos, les Pères Jean-Baptiste Malo (de Nantes), Louis Mainier (de Besançon) et René Cozien (de Pleyben, Finistère), dix religieuses ou postulantes Amantes de la Croix laotiennes et cinq civils indigènes. Dans le silence

de la nuit, la Ford de Monseigneur et la Citroën 2 tonnes du Père Mainier ron-
ronnent sur la route 13 déserte, lourdement chargées du plus précieux et du plus
urgent matériel de la Mission, évacué dès avant Noël pour être soustrait à l'occu-
pation vietminh.

Vers 9 heures, un pont saute devant nous. Le Père Mainier fait un demi-tour
éclair. Monseigneur n'en a pas le temps. Les Viets nous mitraillent de tous côtés.
Chacun saute à terre et se plaque dans le fossé... Les balles cessent de siffler.
Monseigneur donne l'absolution générale et, sans grand espoir, nous ébauchons
une fuite. La mitraille reprend plus nourrie. Un mortier éclate tout près. Les
Viets se découvrent et montent à l'assaut contre l'inoffensif ennemi que nous
sommes... « Haut les mains ! » et pas de course à travers la brousse... Nous entrons
dans l'aventure. Les voitures ont écopé mais personne n'est atteint. La Vierge
Marie étendait les bras pour protéger ses voyageurs en péril. Bien sûr, tout sera
pillé, voire profané — des calices serviront de cendriers — les deux véhicules
seront brûlés. Mais tout le monde a la vie sauve. C'est l'équipe élue pour
l'épreuve : c'est l'année mariale et nos souffrances serviront pour la conversion
des Laotiens.

Dès le lendemain, nous, les cinq Français, sommes séparés des indigènes : « Il
faut séparer les coupables des non-coupables... » (coupables... qui est coupable
et de quoi?). Ceux-ci seront libérés dans la semaine et nous, nous sommes
emmenés vers une destination inconnue. Pendant un mois nos gangsters nous font
zigzaguer, à marches forcées par monts et par vaux dans les forêts laotiennes.
Il nous faut porter les fameux boudins de riz et trois d'entre nous ont les bras liés
derrière le dos : Monseigneur, le Père Mainier et le Père Cozien. Pendant dix jours,
environ, nous faisons partie d'un autre convoi de prisonniers : des chefs de village
laotiens, coupables d'avoir servi « le roi fantoche installé par la France ». La
nourriture est très insuffisante. Le Père Malo tient encore bon pendant les premières
semaines.

Mais bientôt, nous n'aurons plus à manger que du très vieux riz annamite,
n'ayant que le goût de poussière, et, comme condiment, un peu de sel. Ayant été
opéré de l'estomac il y a quelques années, le Père Malo ne pourra supporter ce
régime : il ne pourra plus rien manger mais devra marcher quand même. La Sœur
a eu une crise de paludisme et a le béri-béri, elle ne sent même plus ses jambes
mais doit se traîner quand même. Vers le 10 mars, nous arrivons aux montagnes
calcaires de la chaîne annamitique, que nous devons gravir par des échelles
fixées à la montagne. Le Père Malo crie grâce. Nos gardiens ricanent et menacent
de leur mitraillette ceux qui ne peuvent suivre : nous arrivons à traîner nos deux
malades.

Le 19 mars, fête de saint Joseph, nous franchissons la frontière du Viet-nam.
« En sortirons-nous jamais ? » « Fiat. » Le Père Malo nous rappelle que, voilà un
an, il arrivait au Laos, chassé de Chine par les « compères » de nos bourreaux
actuels.

La population laotienne restait distante en nous voyant passer; désormais, c'est
tout le contraire, car ici, la population, formée à la tactique « rouge », ne nous
ménagera ni moqueries, railleries, ni crachats, coups de bâton, de pieds, etc. Nous
avons même dû, quelquefois, nous défendre contre des gamins excités par leurs
instituteurs : par la suite nous avons pu constater que les enfants étaient surtout
forts en politique, mais, à part cela, ne savaient, pour ainsi dire, rien ou à peu
près : écoles de haines..., de mensonges.

Le Père Malo allait de plus en plus mal, ne pouvant rien manger depuis une
dizaine de jours. Nous sommes en convoi avec des prisonniers algériens qui le
portent dans un hamac pendant trois jours. Enfin, le 27 mars, on nous fait arrêter
dans un village; un docteur vient voir le Père : « On peut encore le sauver, mais

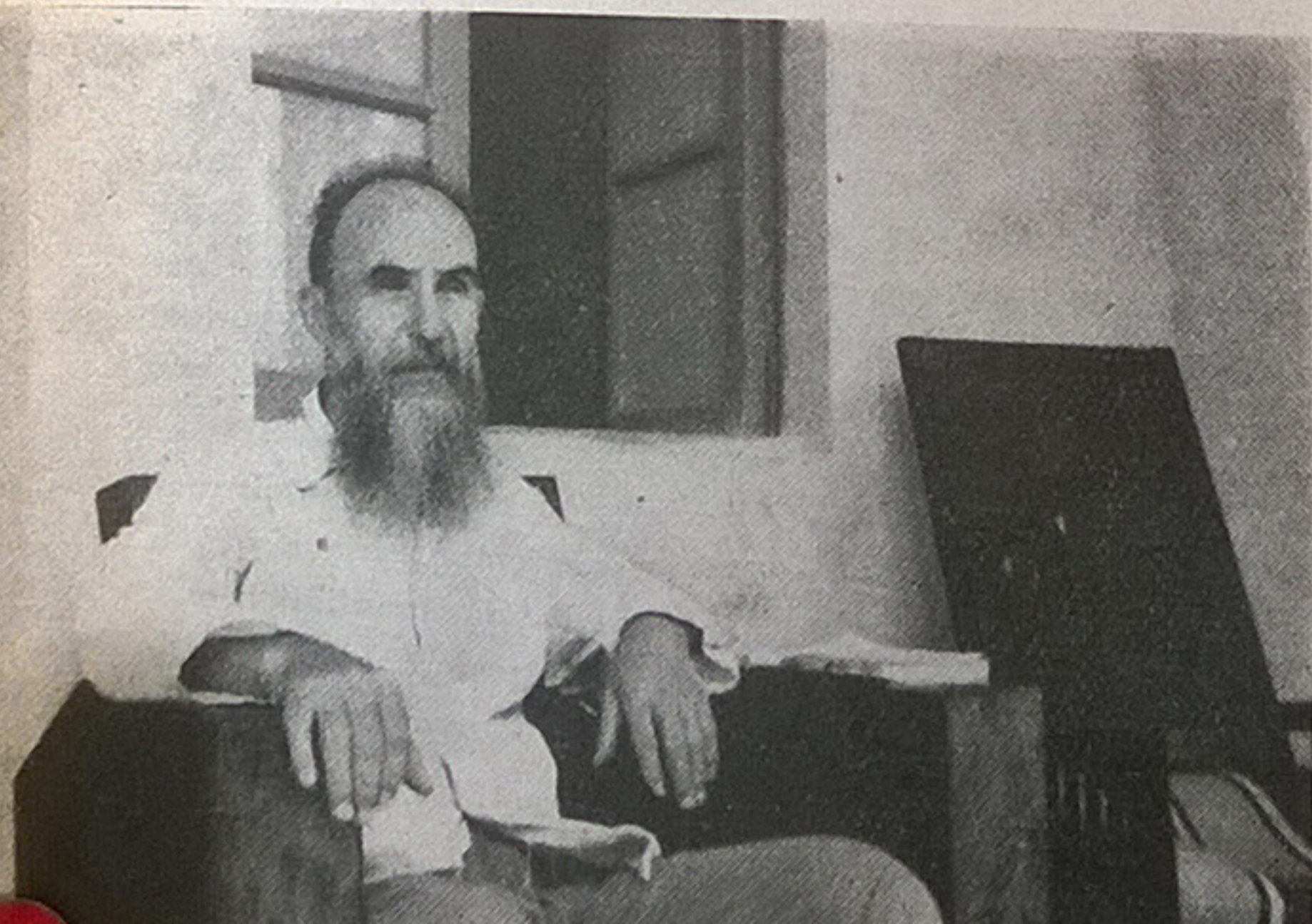


Enfin libérés.
De gauche à droite :
Sœur du Noyer,
Mgr Arnaud,
R.P. Mainier,
R.P. Cozien.

il lui faut du repos; demain on lui donnera du lait, du beurre... » Mensonges que tout cela, car à trois heures du matin, ils nous font monter dans une pirogue et... en route! Le Père meurt le lendemain soir dans la pirogue : mort sainte s'il en fut, mort digne d'un missionnaire si détaché de tout. La mort n'arrête pas la course de notre embarcation. À une heure du matin, stop! Le temps de creuser un trou sur la berge, et on nous fait enterrer le Père sous une pluie battante. Sitôt fini, en route!... il nous faut rattraper les autres prisonniers. Nous sommes de plus en plus fatigués : il nous faut marcher quand même, et le 1^{er} avril, nos gardiens nous feront faire vingt kilomètres pour revenir à l'endroit d'où nous étions partis. Enfin, le 4 avril, nous arrivons au camp. Nous sommes séparés des autres prisonniers avec défense expresse de parler à qui que ce soit. Mais enfin, nous passons là deux mois très tranquilles et nous reprenons vie, car le chef du camp, nous voyant en si mauvais état, prend sur lui de nous bien traiter, de nous bien nourrir et de soigner même nos blessures.

Le 17 juin, nous sommes livrés à la justice civile; là nous sommes plus isolés que jamais et très surveillés. Au point de vue nourriture, nous avons à peine le nécessaire pour ne pas mourir de faim : liserons d'eau et quelques grammes de viande, seul menu de nos repas durant cette longue période. Nous faisons avec eux le déplacement de Vinh à Thanhóa (150 kilomètres) toujours à pied : voyage très pénible, car nous devons voyager de nuit, porter le riz et là, nous pouvons mettre en pratique le fameux principe que nous avaient donné les Pères expulsés de Chine : « S'attendre à tout, ne s'étonner de rien »; belle école d'obéissance! Ce voyage est aussi rendu très pénible par l'attitude de la population.

25 août : préparatifs de voyage; pensées de libération. En effet, un grand chef est venu nous voir le 15, et, devant l'état lamentable de Monseigneur et de la



Mgr Armand à l'hôpital de Haiphong.

Sœur, nous fait des promesses de libération : mensonges... On nous ramène en camion du côté de Vinh : encore moins de liberté...
30 août au soir : nous sommes appelés devant un commandant qui nous annonce que nous sommes retransmis aux militaires et que nous allons partir en jeep pour Thanhhoa.

À partir du 1^{er} septembre commence une nouvelle période de notre captivité : changement total d'attitude à notre égard ; nous ne sommes plus des prisonniers, mais des « invités » ; nous sommes très bien nourris, on nous donne du savon (chose appréciable pour des prisonniers qui n'ont pu se laver depuis douze jours!) ; mais on nous force à quitter nos soutanes pour revêtir la tenue Viet, la Sœur doit aussi être habillée en soldat, en attendant que le tailleur lui fasse un costume... d'écolière chinoise!... Cette période a été la plus pénible de notre captivité : tout ce qu'« ils » faisaient était pour la propagande, tout n'était que mensonge et hypocrisie. Nous avons bien compris, quand ils ont voulu nous faire écrire des papiers comme quoi nous avions toujours été traités de la sorte. Ils vont même, un jour, jusqu'à nous demander d'écrire une lettre de remerciements au président Ho... Leur propagande devient plus surnoise et nous sommes plus surveillés que jamais. Nous sommes écœurés par leurs procédés... Ils se vantent de respecter la religion catholique et ne ménagent pas les injures au Pape, au délégué, aux prêtres, à l'Eglise... Ils se disent amis du peuple français et passent leur temps à nous citer les crimes des Français : ils ne voient d'ailleurs la France qu'à travers « l'Humanité » et « Femmes françaises », journaux écœurants s'il en est. D'ailleurs, ils refuseront toujours de nous donner « l'Humanité » : « Ce journal ne peut que vous froisser. » Belle condamnation!

Enfin, le 14 octobre, on nous embarque dans des camions Molotova, nous passons au petit séminaire de Thanhhoa prendre d'autres prisonniers et... en route pour le camp de rapatriement (le petit séminaire était transformé en camp de prisonniers).

Le lendemain 15, nous franchissons enfin la porte de la liberté.

En zone viet, le communisme est appliqué de plus en plus strictement et il est exactement le même qu'en Russie et ailleurs. Plus aucune liberté! C'est la plus affreuse de toutes les tyrannies!... La première chose qui nous a frappés, c'est la grande tristesse qui règne partout, les gens sont comme des bêtes traquées. Il y a bien la joie sur commande et tous doivent participer aux cours de chant comme aux cours politiques : « Chez nous, disait un commissaire, tout le monde doit faire de la politique ; aucune distinction ne peut être faite car on ne peut être un bon citoyen, si on ne connaît pas la politique du gouvernement... » C'est pourquoi, chaque soir, tous doivent assister aux cours : critiques, auto-critiques, dénonciations, marxisme, etc...

Ils prétendent respecter la religion (principe 4), mais il faut que la religion soit dans la ligne du parti (principe 7). La plupart des prêtres sont en prison, aux travaux forcés ou sont dans l'impossibilité d'exercer leur ministère : ils doivent eux-mêmes travailler manuellement pour assurer leur subsistance et assister aux cours comme tout le monde. Cependant la foi reste encore vive chez les anciens chrétiens et tout n'est pas encore perdu... Que le Bon Dieu ait pitié d'eux et les protège.

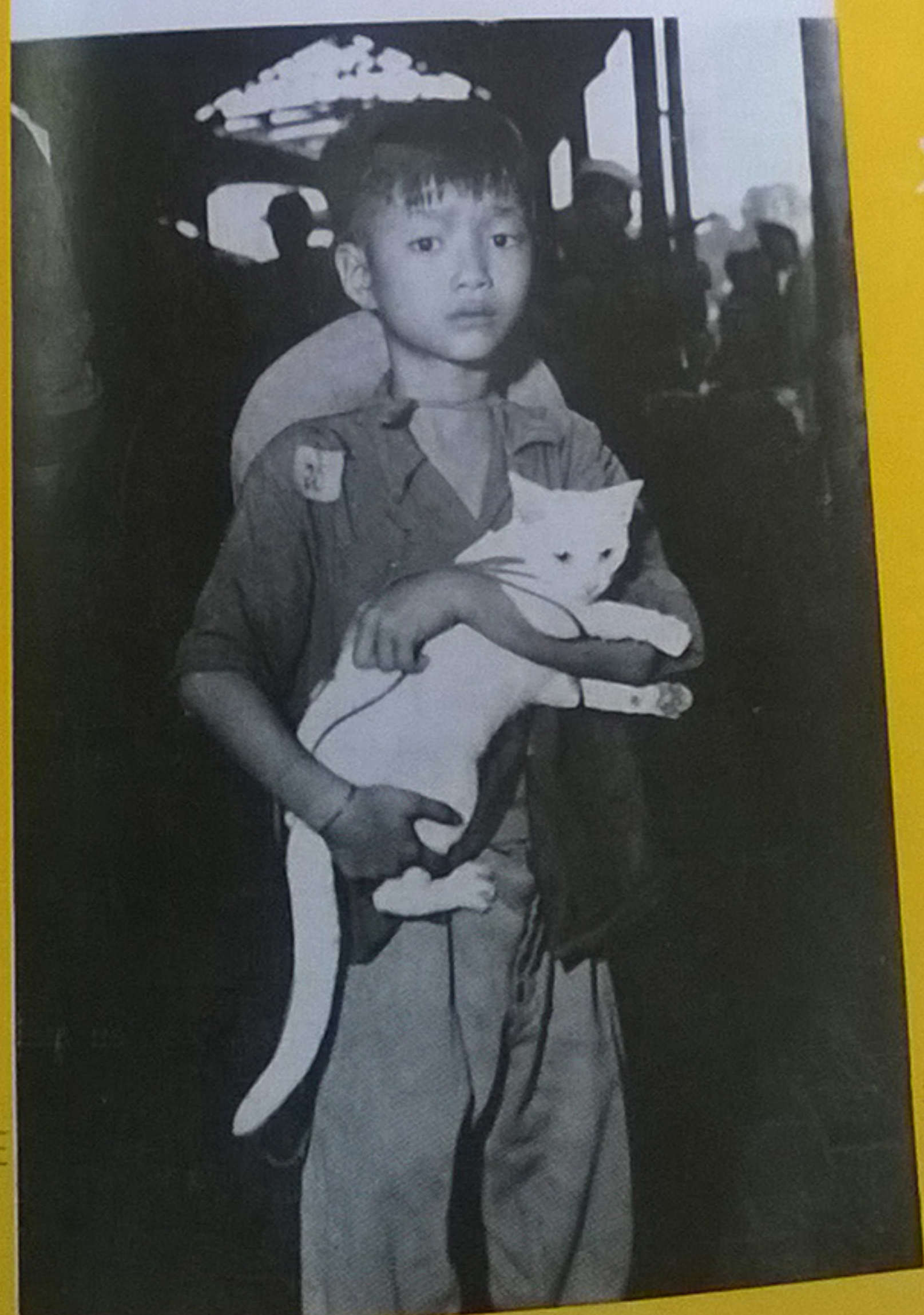
R. COZIEN.



REVUE BIMESTRIELLE

D'
A
MISSIONNAIRES
S
I
E

傳
教
會
報



အိန္ဒိယသမဂ္ဂ

PARIS-VI

60 FRANCS



HÉROS OU LACHES ? (VIETNAM 1955)

On vous dira : « Les Viets ne persécutent pas l'Eglise ; la liberté religieuse est totale chez « l'oncle Ho ». Les réfugiés ? Des hommes qui n'avaient pas la conscience tranquille ; des simples, victimes des craintes personnelles de leurs chefs ou de la propagande impérialiste ; des lâches, en tout cas, qui devaient rester sur place et porter témoignage à l'Eglise. »

Qui parlera ainsi ? Des voyageurs qui, après quelques jours d'escale dans la sécurité tranquille d'un port, auront assez d'imagination pour dissenter longuement sur ce qu'ils auraient voulu voir et assez d'improbité pour jeter un doute méprisant sur les faits que pendant des mois ou des années, des témoins auront vus et vécus ; quelques publicistes plus soucieux de popularité que de vérité et quelques émigrés enfin qui n'auront rien oublié, ni surtout rien appris.

Incompréhensible pour les incroyants, irritante pour les sceptiques, bouleversante pour tout homme droit, mais exaspérante à l'extrême pour la mauvaise conscience, la sincérité d'une foi qui agit arrache l'homme à son repos.

« Mes ces réfugiés, si ce n'est l'intérêt, n'est-ce point la peur qui les a fait fuir ? — Oui, la peur ; mais une peur particulière : non la peur de perdre leurs



Réfugiés vietnamiens. — Chacun emporte ses trésors...

biens, car ils ont tout sacrifié pour partir ; ni la peur de souffrir, car ils se sont plongés dans la misère, ils ont affronté les pires douleurs physiques et morales pour s'échapper ; ni la peur elle-même de mourir, car plutôt que de demeurer sur place, ils ont d'avance accepté, préféré cette mort, et des milliers parmi eux l'ont subie.

« Alors, pourquoi ce gaspillage ? *Ut quid perditio haec?* (Matth.). La réponse est simple : le Christ avait dit : « Craignez ceux qui ont le pouvoir de perdre l'âme et de la jeter dans la géhenne... »

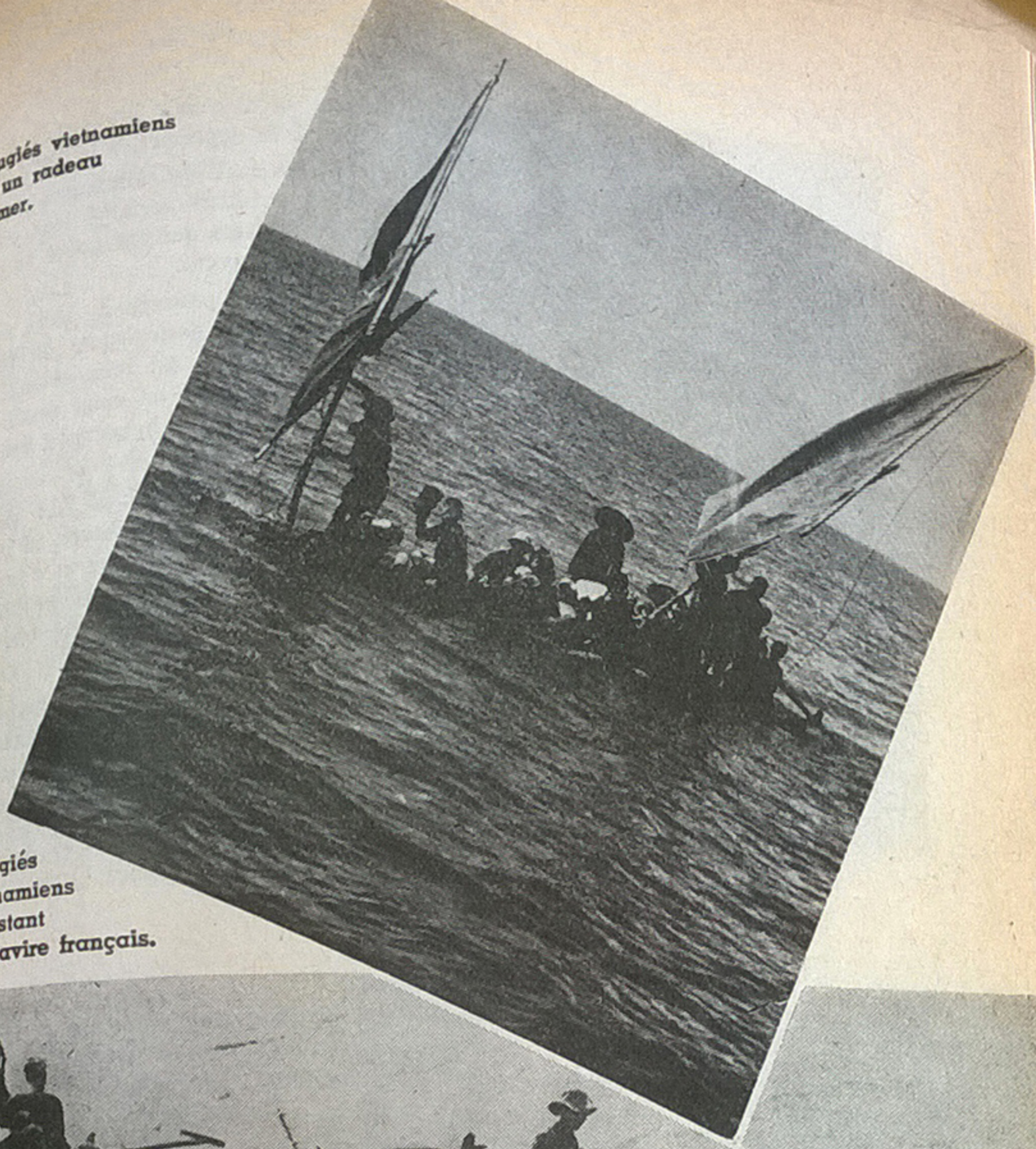
Les réfugiés ont eu l'expérience directe de la manière dont les communistes pratiquent la liberté religieuse : leurs prêtres baillonnés, emprisonnés ou tués ; des chrétientés entières déportées et dispersées ; la parole de Dieu enchaînée, les fausses doctrines imposées, la religion pourchassée...

En maints endroits il était devenu impossible de recevoir ou d'administrer les sacrements, de prendre part à la messe ou de la célébrer, d'enseigner le catéchisme ou de l'apprendre. Dans les écoles le marxisme était un sujet d'études obligatoire. Tout le vaste appareil communiste de contrainte s'était mis en mouvement pour exercer sur les individus et les institutions son emprise inexorable, afin de les plier aux conceptions du régime ou de les briser en cas de résistance.

Comme en Chine, comme en Russie, la jeunesse était particulièrement visée, travaillée, si bien que les circonstances demeurant les mêmes, les générations qui montent seront athées dans leur ensemble. Voilà précisément ce dont les Vietnamiens catholiques ont eu peur ; ce pourquoi ils sont partis. L'athéisme n'est-il point la mort, et l'esclavage communiste une anticipation de l'enfer ? Si une véritable liberté d'option existait, conformément aux accords de Genève, tout le Nord vietnamien se viderait de son million de chrétiens.

« Ils auraient dû rester chez eux pour porter témoignage à l'Eglise ? » C'est précisément en partant qu'ils ont donné un témoignage éclatant au Christ et à

Réfugiés vietnamiens
sur un radeau
en mer.



Réfugiés
vietnamiens
accostant
un navire français.



l'Eglise. Ce témoignage est d'ailleurs si efficace qu'il paraît intolérable à plusieurs, et c'est pourquoi ils cherchent à l'étouffer, à le déprécier, à le détruire.

Ah! si le mouvement avait eu lieu en sens inverse, si les catholiques du Sud s'étaient réfugiés dans le Nord, quelles fanfares auraient acclamé leur choix! En fait, c'est le contraire qui s'est produit, car les masses qui ont goûté au communisme le vomissent publiquement, quand elles le peuvent.

De loin, le communisme peut paraître à beaucoup la panacée de leurs maux, des injustices dont ils souffrent, de l'état d'humiliation dans lequel ils vivent. Mais ceux qui l'ont connu de près et vécu savent que cela est faux et qu'il faut chercher ailleurs le salut. Le témoignage des réfugiés porte un coup destructeur à la propagande mensongère des Rouges; il met à nu leur hypocrisie, réduit à néant leurs prétentions et invite les autres à réfléchir, à agir.

Car il ne suffit pas de dénoncer l'erreur, d'évoquer le péril; il faut s'armer contre lui et, par conséquent, faire régner, dans le camp de la liberté, la justice et l'amour. La foi ne suffit pas; il est impérieux que cette foi vive et s'exprime dans des œuvres concrètes, ici, là-bas, partout. Sans cet effort toute mise en garde est plus nuisible qu'utile, car le décalage entre notre foi et notre vie, nous convainc nous-mêmes d'hypocrisie.

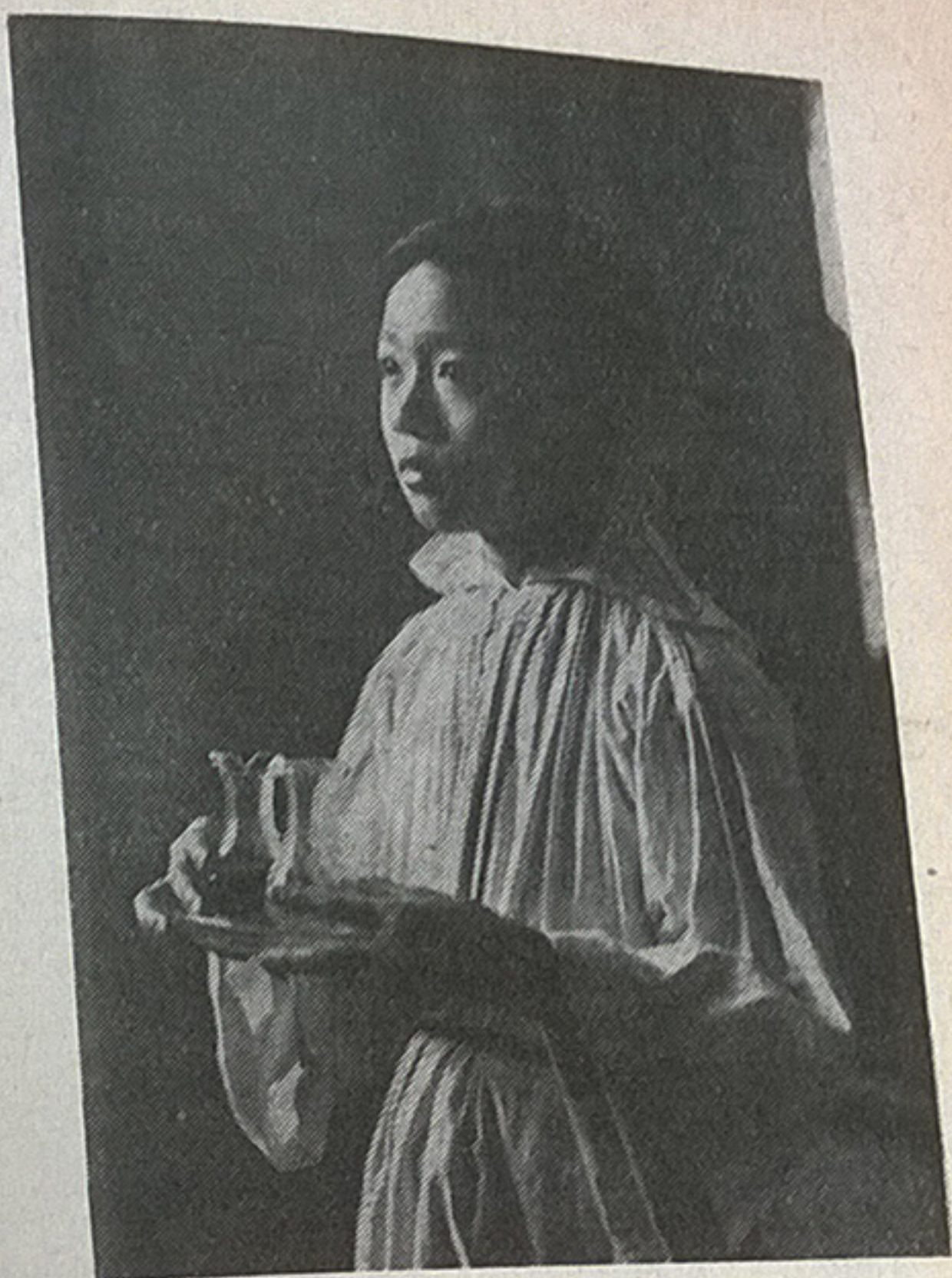
Souvenons-nous toujours de l'immense dette de gratitude que nous avons contractée à l'égard des réfugiés du Vietnam. Le témoignage qu'ils portent à l'Eglise est égal aux plus grands et, de la gloire qui les auréole aux yeux de Dieu et des hommes, quelques rayons retombent sur les missionnaires qui, au cours des siècles, les ont aidés à être ce qu'ils sont.

Maurice QUÉGUINER.



Réfugiés vietnamiens : Tristesse des parents... Insouciance des enfants.

La Situation religieuse au Nord-Vietnam



Enfant de chœur à Hanoï.

Les nouvelles qui nous parviennent du Nord-Vietnam confirment toutes, avec une concordance éloquente, ce que nous savions déjà sur le régime vietminh. A titre d'exemple, voici quelques extraits d'une lettre écrite le 29 janvier par un prêtre vietnamien qui vient de quitter la zone communiste :

« ... En 1952, j'ai été emprisonné quelque temps, puis relâché; mais alors j'ai été complètement isolé dans mon presbytère, ne pouvant communiquer avec personne; j'étais soumis à toutes sortes de contraintes et je fus dépouillé complètement de tout ce que j'avais. En 1954, j'ai été de nouveau maltraité, conduit sur la place publique où je fus l'objet d'accusations calomnieuses inventées par les Vietminh, qui m'ont interrogé pendant trois nuits entières consécutives. Je fus emprisonné pendant six mois pendant lesquels j'ai subi toutes sortes de misères; deux fois, j'ai bien cru que je ne sortirais pas vivant de ma prison. A peine revenu dans ma cure depuis deux mois, je fus recherché comme un malfaiteur, arrêté de nouveau, puis relâché. Dès le début du mouvement des réfugiés vers le Sud, je fus accusé d'être un meneur qui poussait ses compatriotes à partir. Les Vietminh me recherchèrent pour m'arrêter de nouveau; j'ai dû m'enfuir dans les conditions les plus pénibles...

« La situation de notre Mission est actuellement angoissante; les prêtres doivent subir toutes sortes d'avaries; trois sont morts; plusieurs sont en prison. Quant aux autres, leur situation est des plus misérables, c'est comme s'ils étaient en prison; ils sont gardés à vue chez eux et très strictement surveillés, à tel point qu'il leur est très difficile et même

impossible d'aller assister les malades. Les chrétiens sont aussi détenus en grand nombre dans les prisons; ceux qu'on avait libérés sont de nouveau arrêtés. Depuis le commencement de l'exode vers le Sud, les Vietminh recherchent et traquent les chrétiens avec plus de rigueur et les emprisonnent en grand nombre...

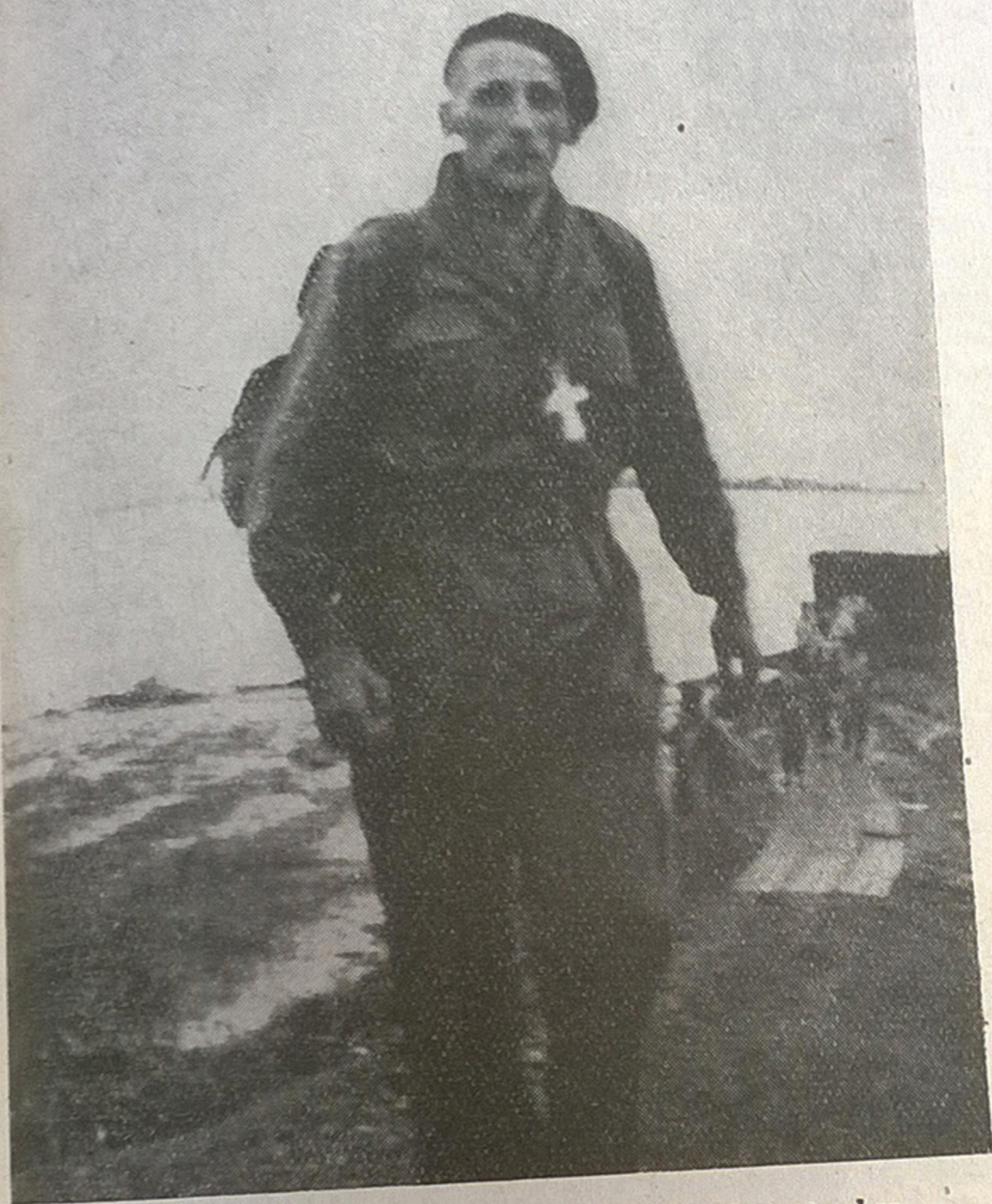
« Partout, de tous les côtés, les gens sont décidés à partir; ils ne peuvent plus supporter le joug des Vietminh; alors ils vendent leurs terrains, leurs maisons, leur mobilier et tout ce qu'ils possèdent à des prix dérisoires, heureux encore s'ils trouvent des acquéreurs. Sinon, ils abandonnent tout sur place, sans aucun regret. Tout ce qu'ils veulent, c'est de partir, de s'en aller vivre ailleurs et être libres de pratiquer leur religion; le reste, qu'importe. Depuis Noël personne n'a pu gagner la haute mer pour partir, car la surveillance est organisée partout d'une manière stricte : plus moyen de sortir de son village et de sa paroisse; les policiers et la troupe surveillent chaque maison, exercent un contrôle draconien, ne laissant même pas les gens aller à la pêche. Alors, la voie maritime étant coupée, les chrétiens s'en vont à pied, par petits groupes, en se dissimulant; s'ils ne peuvent pas partir en groupe, ils partent un jour deux ou trois, un jour cinq ou six ensemble. Ils partent à pied et font trois ou quatre cents kilomètres ainsi pour gagner Haïphong. Arrivés, leur joie se mêle de tristesse lorsqu'ils songent à ceux qu'ils ont laissé dans la zone vietminh, à leur maison, à leurs parents, à leurs amis qui sont l'objet de sévices et de mesures de répression plus cruels encore de la part des Vietminh.

« Ceux qui ne peuvent pas partir font appel, mais en vain, à la Commission Internationale. Alors, ils essaient, par la force, de briser leurs chaînes. Tout récemment, il y a eu de sanglantes bagarres. Les chrétiens disent : « S'il faut mourir, mourons pour Dieu et pour la religion. »

Ce drame des chrétiens du Vietnam a ému l'opinion; mais il en est encore, même parmi certains catholiques de France, qui cherchent à lui donner je ne sais quelles explications qui les dispensent d'en tirer les conclusions pourtant assez claires. Réussiront-ils à couvrir d'un voile la persécution au Vietnam comme ils ont essayé de le faire pour la Chine?



**U
N
E
D
E
S
G
R
A
N
D
E
S
G
R
A
C
E
S**



Le Père Guidon le jour de sa libération le 4 septembre 1954 à son arrivée à Hanoï. (Le Père Guidon a été cité à l'ordre de l'Armée avec attribution de la Légion d'honneur.)

de ma vie missionnaire :

DIEN-BIEN-PHU
(SUITE)

REV

D'
A
MISSIONNAIRES
S
I
E

မိုးတက္ကသိုလ်ကျောင်း

傳教會報



PARIS-VII
60 FRANCS

MAI-JUIN 1955 — NUMÉRO 79



LETTRE

**D'UN PRÊTRE
VIETNAMIEN
RÉFUGIÉ**

Phanthiet, le 7 mars 1955.

Cher et vénéré Père,

Je suis tout à la fois ému et heureux de pouvoir vous adresser ces quelques lignes. C'est de Phanthiet que je vous écris, car il nous a fallu fuir et venir ici en réfugiés.

Permettez-moi de vous exposer les misères des chrétiens du Vietnam et la situation religieuse de notre mission de Vinh.

Après que le Vietminh se fût emparé du pouvoir, le 2 septembre 1945, nous avons commencé à vivre sous le régime communiste. Cependant la persécution et l'oppression ne se firent pas sentir ouvertement au début. C'est au cours des années de guerre pour le triomphe de la doctrine communiste que les Vietminh appliquèrent de plus en plus le programme surtout la zone IV (provinces de Thanh-Hoa, Vinh, Hatinh et Quang-Binh) qui eut à subir le joug communiste. Les Pères de Vinh qui sont rentrés en France vous ont sans doute mis au courant de notre malheureux sort durant ces années; aussi n'ai-je pas à m'étendre plus longuement sur cette période. Ici, je voudrais vous résumer nos malheurs depuis l'année 1953.

1) Au point de vue social : c'est la période de la « lutte des classes »; les pauvres sont excités, poussés à se soulever, à piller et à accuser les propriétaires et les intellectuels. Les propriétaires fonciers comparaissent devant les tribunaux. Le nombre de ceux qui ont été fusillés ou condamnés aux camps de concentration est considérable. A Thanh-Hoa, par exemple, province qui ne compte pas un million d'habitants, le nombre de ceux qui sont morts à la suite de ces jugements s'élève à 20 000. Les membres de la jeunesse catholique et tous ceux qui manifestaient un peu de zèle pour la défense de la religion ont été accusés d'être des réactionnaires et ont été arrêtés. Rien que dans la Mission de Vinh, il faut compter en moyenne une trentaine d'arrestations par paroisse.

2) Au point de vue économique : impôts très lourds et de toutes sortes, engendrant la ruine et la misère. Dans la paroisse de Thuân-Nghia, par exemple, autrefois aisée, les chrétiens sont maintenant obligés, pour vivre, d'aller couper de l'herbe ou de porter du bois.

3) Au point de vue culturel : il n'y a plus une seule école privée; elles ont dû fermer leurs portes; les maîtres ont été dispersés ou arrêtés. L'école du Bienheureux Khoa, à Thuân-Nghia, a été fermée deux fois et ses biens ont été confisqués, sous prétexte que c'était une école de la réaction. Les écoles paroissiales ont toutes eu le même sort. Jusqu'aux écoles élémentaires, où l'on apprend l'a, b, c qui ne peuvent subsister. Il n'y a plus que les écoles du Gouvernement, où les maîtres du Gouvernement enseignent le programme du Gouvernement. Ainsi les chrétiens ne peuvent-ils plus étudier.

4) La question la plus douloureuse est la question religieuse. La Constitution et les discours officiels proclament la liberté et garantissent la protection de la religion; mais en réalité, la religion est ligotée et opprimée.

a) La prédication : La police transcrit les sermons faits à l'église, parfois en changeant le sens. Parle-t-on de ce qui est considéré comme une atteinte au régime, on est repris sur-le-champ.

Si le prêtre parle sur le 4^e Commandement, les enfants doivent obéissance aux parents, on lui reproche de prôner l'esclavage, d'aller contre l'esprit d'indépendance. S'il parle du pardon des injures, contre la haine ou la colère, on l'accuse de protéger les riches et de saboter l'esprit de lutte. S'il prêche sur le 7^e Commandement, on lui reproche de saboter le programme gouvernemental sur les fermages et les redevances. Quoi qu'on dise, on est accusé de faute politique. Aussi, dans les paroisses mieux vaut ne pas prêcher du tout, de peur de perdre le curé qui risque d'être arrêté. — Quant au catéchisme, impossible de l'étudier faute de temps ou parce qu'on ne peut se réunir sans autorisation...

b) Culte : en dehors de l'église, on ne peut organiser aucune manifestation religieuse; pour une fête extraordinaire, il faut une autorisation préalable, difficile à obtenir. S'il y a un deuil national, les fêtes religieuses sont interdites, comme par exemple la fête de Pâques l'a été en 1953, en raison de la mort de Staline. Messe et prières doivent être expédiées rapidement, parfois après les réunions politiques, ou être interrompues ou supprimées, à cause d'une réunion politique.

c) Administration des Sacrements : les propriétaires fonciers ne peuvent avoir de relations avec le peuple; mais les curés sont considérés comme propriétaires fonciers; aussi ne peuvent-ils aller visiter les malades pour leur administrer les sacrements. — On envoie de faux pénitents se confesser pour tendre des pièges au prêtre. Dans la paroisse du P. Huong, à Thanh-Tan, des malades en danger de mort ont pu être portés au presbytère après avoir demandé l'autorisation à deux ou trois organismes différents; le prêtre fut alors débarrassé de ses liens pour administrer les sacrements, puis de nouveau ligoté, etc...

d) Le plus douloureux est la question de la séparation d'avec le Saint-Siège. On prétend, on enseigne calomnieusement que le Saint-Siège est à la solde de l'Amérique, de l'Impérialisme, et on oblige prêtres et fidèles à protester contre cette attitude et à demander au Saint-Siège de prendre le parti des Communistes. On les oblige à dire du mal du Délégué Apostolique et des évêques considérés comme des réactionnaires. Des Vietminh ont fondé l'église autonome (triple autonomie administrative, économique et apostolique) et ils s'efforcent de trouver des adeptes; quelques prêtres et quelques fidèles, par peur, se sont laissés enrôler. Beaucoup d'autres sont troublés, se demandant s'ils ne sont pas complices du communisme en exécutant les ordres reçus et s'ils peuvent s'approcher des sacrements. Question angoissante pour les confesseurs et pour beaucoup de consciences. Comment résoudre ces cas?

e) Question des biens et des personnes ecclésiastiques : les presbytères, comme l'évêché, se sont vu confisquer tous leurs biens pour « dédommager le peuple ». A l'évêché, il arrive que durant toute la semaine il n'y ait que la soupe de riz à manger; dans les paroisses, les prêtres souffrent de la faim; les chrétiens voudraient bien les aider, mais ils ne peuvent les voir : ce serait de la collaboration avec les propriétaires réactionnaires. La situation des prêtres est misérable; un certain nombre ont été emprisonnés; beaucoup de paroisses sont privées de pasteur. La Mission de Vinh a perdu trois prêtres, les PP. Lan, Tan et Hôti, morts en prison; d'autres sont prisonniers et malades; Mgr Duc a subi de nombreuses tracasseries et passé bien des nuits blanches...

Il est impossible de vous raconter tout ce que nous avons eu à subir sous le régime communiste. Seuls ceux qui vivent sous ce joug peuvent se faire une idée de la férocité de ces démons de l'enfer. Nous espérons que le Gouvernement français libérerait le Vietnam du Communisme et l'aiderait à réaliser son indépendance et son unité. Contre notre attente, le Vietnam a été partagé en deux, ce qui n'a fait qu'augmenter nos malheurs.

De là est venu l'exode qui se poursuit et s'intensifie. Nous faisons partie de ces réfugiés misérables et démunis de tout. Ecoutez cette histoire de l'exode : nous en avons assez de vivre sous le joug communiste. Profitant de la liberté que leur donnait l'article 14 des accords de Genève, plus de 600 000 personnes ont quitté la zone Nord pour se réfugier dans le Sud. Si le Vietminh en avait laissé la liberté et n'avait

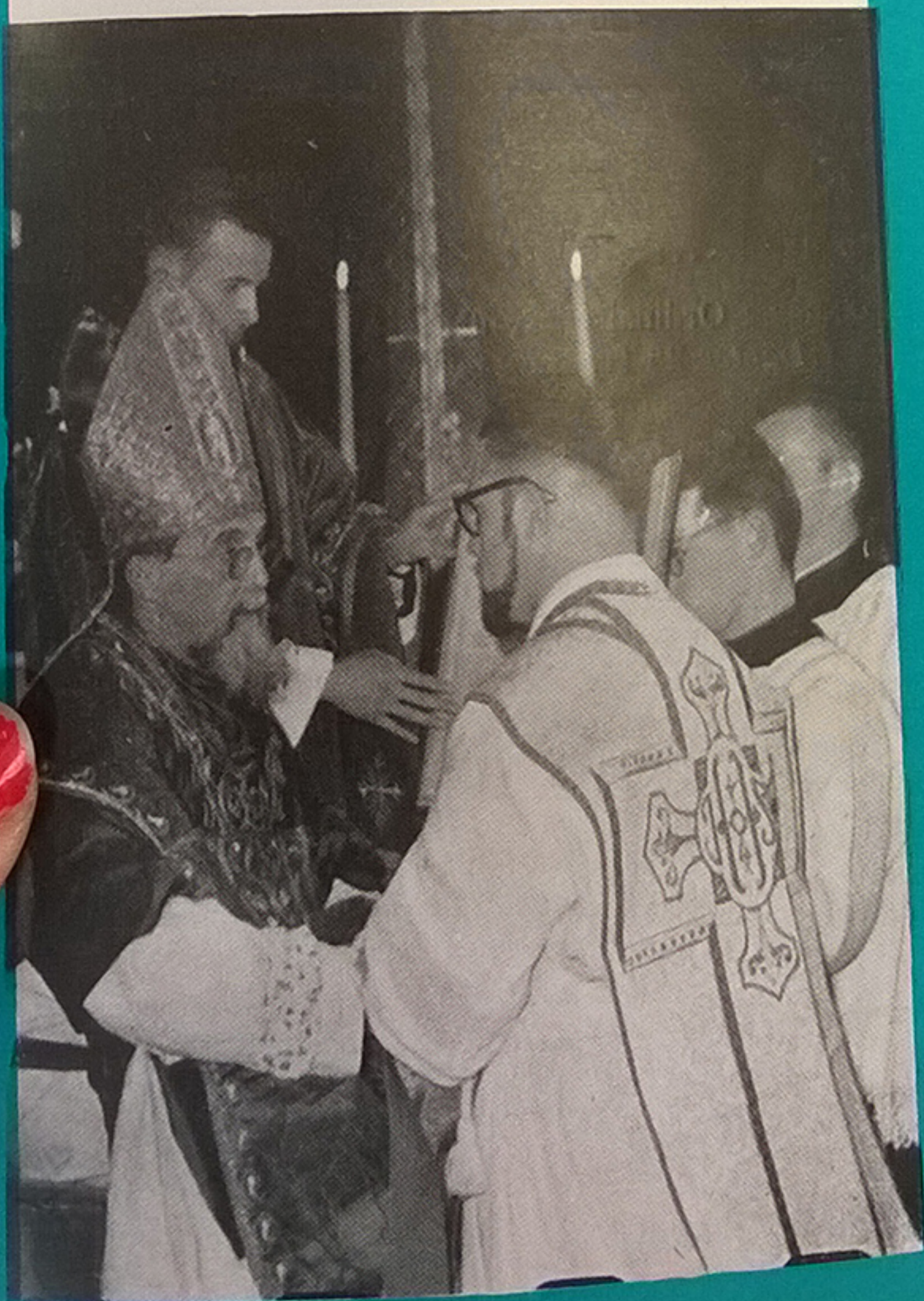
pas usé de violence, il est probable que les deux tiers de la population du Nord seraient partis vers le Sud. Si vous avez eu connaissance du courage et de l'esprit de sacrifice de mes compatriotes qui sont partis vers le Sud, vous pouvez mesurer l'esprit de foi et de religion des catholiques vietnamiens. Ils ont abandonné maison, jardins, rizières, ils sont partis sans rien, se faufilant à travers le réseau de filets tendus par les Vietminh; ils ont dû parfois engager le combat avec les soldats vietminh pour s'échapper. De nombreux villages autrefois peuplés sont maintenant déserts : tels Ke-So, Phu-Yen, Bui-Chu, Phat-Diem. Dans ce mouvement irrésistible, beaucoup se sont sacrifiés et ont répandu leur sang. Sur le banc de sable de Traly, dans le combat de Lach-Quen, dans les manifestations de Thuân-Nghia, de Luu-My, de Balang, de Yen-Dai, partout les gens se sont soulevés pour chercher la liberté dans la zone nationale du Sud-Vietnam. Vous savez certainement tout cela et les journaux français ont beaucoup parlé de cet exode.

Pour nous, de la Mission de Vinh, une surveillance sévère et des massacres n'ont permis qu'à une dizaine de mille de chrétiens et à quinze prêtres de partir; ce sont des prêtres qui ont été emprisonnés et ont subi des mauvais traitements de la part des Vietminh. Mes chrétiens organisèrent leur fuite; j'ai dû les suivre pour continuer à m'occuper d'eux. Nous sommes partis les mains vides au nombre de 1 600, le 19 décembre 1954; nous avons assisté aux fêtes de Noël à Haïphong et le 1^{er} janvier nous nous sommes embarqués pour Saïgon. Actuellement, je suis avec mes paroissiens à Phanthiet, à 200 km au nord-est de Saïgon; nous reformons une paroisse en attendant le jour où l'union et la paix nous permettront de rejoindre notre pays. Depuis notre départ, nous sommes dépourvus de tout, mais nous avons la consolation de pouvoir vivre en liberté dans la zone nationale et de voir les pays du monde libre, l'Amérique, les Philippines et la France, nous envoyer des secours. Mais ces secours publics ne peuvent suffire aux besoins des réfugiés; nous manquons encore de beaucoup de choses, en particulier d'objets de culte. Nous savons que les catholiques de France sont prêts à nous venir en aide, et nous en sommes très heureux. Je vous demande d'aider la paroisse que nous sommes en train de fonder...



मासिक ११५ रु

傳教會報



60 FRANC

NUMÉRO 80

REVUE BIMESTRIELLE

D' A MISSIONNAIRES S I E

傳
教
會
報



PARIS

60 FR

du Bac
NÉRO :

JUILLET - AOUT 1955 — NUMÉRO 80



Que devient...

Eglise de Nhatrang (Annam, 1935), vue prise du sud-ouest.

DANS une situation aussi « mouvante » que l'est actuellement celle du Sud-Vietnam, il semble difficile de faire le point et peut-être même présomptueux à certains égards de vouloir tirer des conclusions. Pourtant je crois qu'il faut avoir le courage d'aller jusque-là car l'opinion se doit d'être éclairée et plus particulièrement par des gens qui connaissent le pays, la langue, la psychologie des habitants et qui ont suivi pas à pas la marche des événements.

Ceci dit, jetons d'abord un regard en arrière. Quand le premier ministre vietnamien, Ngo dinh Diem, a été chargé par S.M. Bao Dai, chef de l'Etat, de prendre les rênes du gouverne-

... le Vietnam Sud ?

ment du Sud, nanti des pleins pouvoirs, c'était, ne l'oublions pas, dans le contexte de Genève, contexte déprimant s'il en fût. Ngo dinh Diem accepta néanmoins sa tâche, dont il ne pouvait pas ne pas ignorer la complexité ni surtout les difficultés, avec l'âme résignée qui le caractérise et cette notion du devoir qui ne lui a jamais échappée au cours de sa carrière mandarinale.

Le Vietnam, auquel cet homme a voué sa vie, lui était confié. Mais c'était un Vietnam meurtri, saignant, écartelé, un Vietnam divisé par le fameux 17° parallèle, obtenu de justesse au lieu du 13° que le Viet Minh réclamait et qu'on s'étonna à l'époque de le voir lâcher, apparemment tout au moins sans grandes protestations. Sans doute des ordres de la métropole rouge avaient-ils été donnés, mettant Pham van Dong dans l'obligation d'accepter ces conditions arbitraires, mais tout cela n'avait-il pas été fomenté avec le secret espoir que la prise en charge du Sud par le Nord communiste n'était que partie remise, avant même les élections dont le principe fut décidé à Genève? C'est probable, car tout le reste ne devait plus être dans la pensée des dirigeants marxistes qu'une affaire de stratégie et de tactique.

L'hypothèque de Genève était dure à avaler pour un nationaliste de la trempe de Ngo dinh Diem et non seulement pour lui mais aussi pour tous ceux auxquels il fit appel et dont beaucoup se dérobèrent. Il voulait constituer une équipe d'hommes nouveaux, intégrés comme lui, et sûrs. Chacun sait qu'il eut le plus grand mal à les recruter. Car les conversations de Genève s'étaient tenues en marge du principal intéressé, c'est-à-dire du Vietnam du Sud qui n'avait pas été consulté. Les conclusions du traité lui avaient été purement et simplement imposées et l'on comprend dès lors la mauvaise humeur de ceux qui n'avaient pas eu voix au chapitre.

De retour à Saïgon, qu'il avait quitté pour parfaire son éducation politique et pour se créer des relations internationales en vue de sa prise de pouvoir comme « sauveur » éventuel du Vietnam en face de la Chine et du communisme envahisseur, le Premier vietnamien mesura aussitôt toute l'étendue de sa solitude. De plus il saisit le danger certain que lui faisait courir l'existence des sectes dont on avait imprudemment renforcé l'importance, en se servant d'elles dans la lutte anticomuniste. Comment réaliser l'unité du Sud sans heurter de front les prétentions parfois exorbitantes de ces sectes commandées pratiquement par de grands féodaux? Ngo dinh Diem essaya habilement de ne pas se les aliéner et même confia à leurs chefs quelques ministères pour mieux les avoir en mains. C'était là temporaire; ce n'était pas, on le voit, résoudre le problème. Les Binh Xuyen en particulier continuaient à contrôler pratiquement la Sûreté, ce qui représentait à coup sûr un danger non négligeable pour l'avenir. Quant aux Caodaïstes et aux Hoa Hao, ils administraient de vastes régions et ne souffraient pas qu'on tentât de diminuer leurs privilèges. Le choc, à partir de ce moment-là, devenait inévitable.



Ce qu'on n'a pas vu cette année (Fête-Dieu 1950 à Hanoi).

Survint entre temps le problème des réfugiés. Genève avait sagement accordé aux Vietnamiens le droit de choisir la liberté. On ne pensait pas pour autant au début que l'exode revêtirait une telle ampleur dans le sens Nord-Sud. Il fallait faire face à la situation, situation dont le tragique allait en augmentant, car non seulement on devait recevoir dans un temps record des milliers et des milliers de personnes et les héberger convenablement, mais encore et surtout les implanter. Ce fut sans doute le tort du gouvernement de Ngo dinh Diem à l'époque que de vouloir régler la question à lui seul. Bien sûr il lança un appel au monde pour recueillir des fonds à cet effet mais cela n'était pas suffisant. En ce qui concerne l'implantation notamment, il s'imposait qu'elle eût lieu d'une façon plus rationnelle. Pour cela un seul moyen se révélait adéquat : il consistait à réclamer des techniciens du F.A.O. et de l'O.M.S. pour ne pas se lancer à l'aveugle dans une aventure. Hélas ! c'est bien ce qu'on ne comprit pas en haut lieu et c'est pourquoi on peut bien affirmer qu'à quelques exceptions près l'implantation fut pratiquement manquée. La chose est grave de conséquences, d'abord pour l'avenir des réfugiés eux-mêmes qui semble définitivement compromis, et aussi pour le gouvernement qui disposait là d'une carte magnifique, si tant est qu'il eût su la jouer. En effet les

terrains propres à l'implantation ne manquaient pas et les riches surfaces de la Cochinchine pouvaient en soi servir d'exutoire à des centaines de milliers de gens du Nord venus d'un delta que tous les économistes estimaient à bon droit surpeuplé. Les fonds provenant des dons furent distribués inégalement, avec de nombreuses malversations à la clé, tant et si bien que Ngo dinh Diem lui-même éprouva le besoin de changer son Commissaire général aux réfugiés. Il débarqua le « binh xuyen » qui occupait ce poste et mit à sa place le Dr Huyen, ancien ministre du Travail et de l'Action sociale qui passe à bon droit, semble-t-il, pour un homme honnête et pour un organisateur.

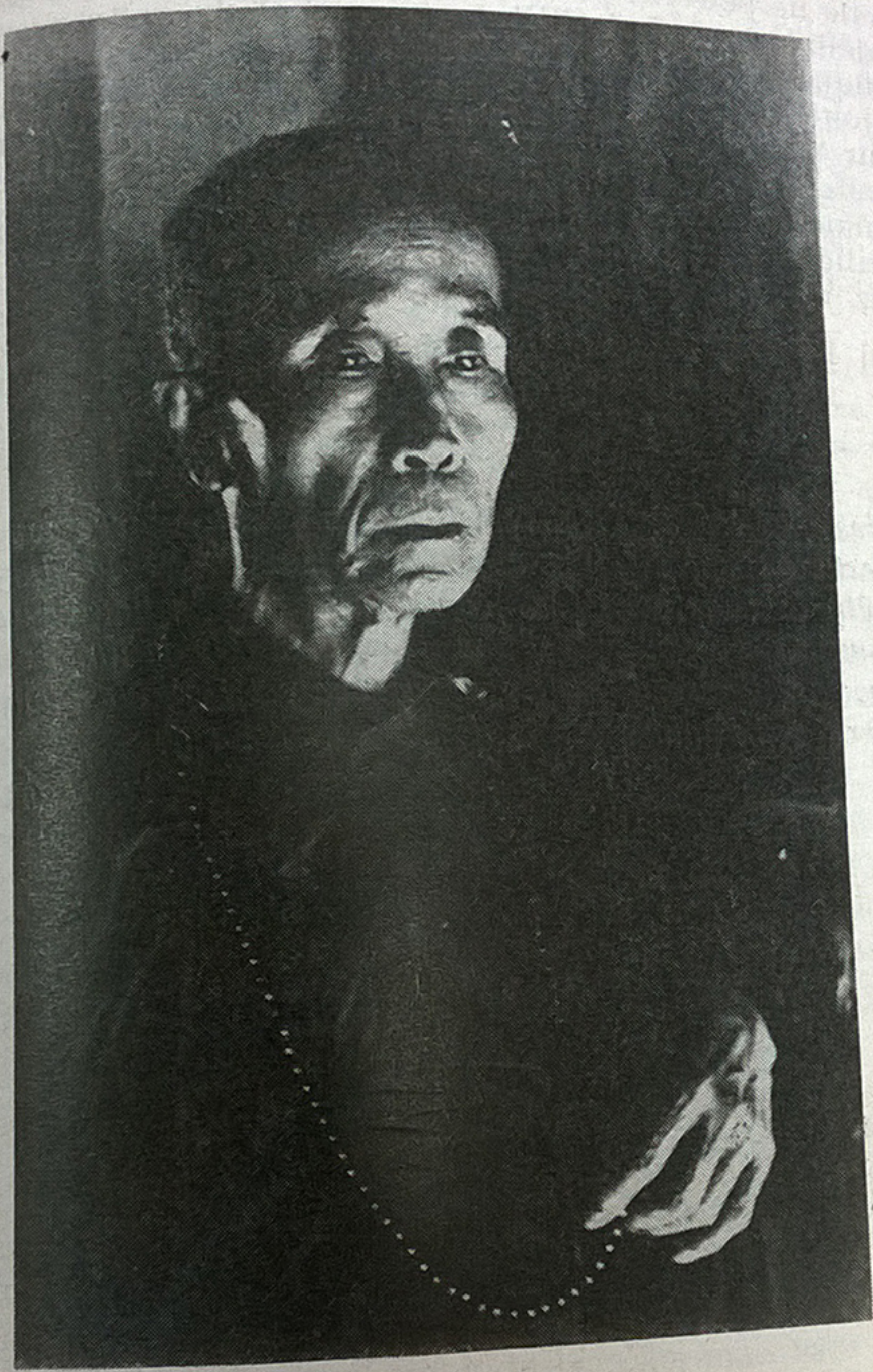
Tandis que les réfugiés, surtout catholiques, affluaient dans le Sud, les troupes Viet Minh prenaient la route du Nord mais personne n'ignore que les éléments les plus actifs de ces troupes restèrent sur place en tant que commissaires politiques pour activer la propagande communiste. L'eût-elle même voulu, la Commission internationale de Contrôle était incapable de constater qu'elle avait été jouée en l'occurrence. Les effectifs de ceux qui partaient correspondaient en effet à ceux qui avaient été indiqués. Cela suffisait. Tout paraissait en règle. Dès lors on n'allait pas plus loin. C'est ainsi que le Sud du 17° parallèle, lentement mais sûrement, devait se pourrir. Avec une habileté diabolique, le gouvernement communiste du Nord avait poussé l'audace jusqu'à profiter des avantages que lui procurait l'exode pour dépêcher dans le Sud, perdus au milieu des réfugiés, des chargés de mission qui poursuivraient dans le secret leur œuvre néfaste.

On se rend compte par ce qui précède des difficultés quasi insurmontables que le gouvernement de Ngo dinh Diem allait rencontrer, difficultés accrues encore du fait que les Vietnamiens sont de par leur tempérament enclins à un individualisme très poussé, à la critique, à la conspiration même.

Ngo dinh Diem, devant cette tâche écrasante, ne voulut jamais céder. Il se cramponna à la barre, promit des élections, parla d'une Assemblée représentative du peuple, fit miroiter une réforme agraire, mais tout cela au fond n'était que des expédients. La désintégration se fit jour peu à peu à l'intérieur même de son ministère. Malgré une attitude qu'il durcit volontairement à l'égard de la France pour mieux afficher son indépendance et acquérir par ce fait même une certaine popularité, devait venir fatalement l'heure où il serait acculé au pied du mur. Et c'est précisément à cette phase que nous assistons.

Pour le premier ministre vietnamien, il faut bien avouer qu'il lui était impossible de tolérer plus longtemps l'attitude provocante des sectes qui narguaient son autorité et qui mettaient le pays à contribution en levant arbitrairement des taxes. Leurs armées, fortes de plusieurs milliers d'hommes vivant en marge de l'armée nationale, n'étaient plus concevables. Quant à la police, entièrement aux mains des Binh Xuyen, elle constituait à elle seule un danger constant pour la personne même de Ngo dinh Diem et pour son administration. Force lui était donc

de s'opposer brutalement à cette action marginale des sectes. Après avoir tenté de les dissocier, il prit brutalement l'offensive contre la première d'entre elles qui n'est pas la plus puissante au point de vue des effectifs mais dont la position était en quelque sorte une position-clé, étant donné qu'elle contrôlait la Sûreté de Saïgon-Cholon et condamnait par le fait même le gouvernement de Ngo dinh Diem à l'étouffement. Chacun sait com-



Bonze vietnamien.

ment la chose se produisit et combien la bataille fut sanglante. Restent maintenant les autres sectes dont les éléments sont plus importants et qui se répartissent sur des régions entières. Que vont-elles faire? Y aura-t-il encore avec elles des compromis possibles? Toutes ces questions angoissantes, il est permis de se les poser.

Aux dernières nouvelles, la presse nous a appris comment un comité révolutionnaire avait été réuni, prenant sur lui de destituer l'Empereur Bao Daï. De son côté celui-ci aurait retiré au chef du gouvernement les pleins pouvoirs qu'il lui avait donnés et exigerait même sa démission. Nous assistons ainsi à des

excommunications réciproques et sans doute ne sommes-nous pas rendus au bout de nos surprises!

Quelle que soit la nature de ces dernières, une chose est certaine, c'est que cette division des esprits, cet état d'anarchie qui règne actuellement dans le Sud où les soldats de l'armée nationale ne peuvent pas ne pas se poser le cas de conscience de leur fidélité au chef de l'Etat ou au chef du gouvernement, font magnifiquement le jeu des Viet Minh dont il est difficile, dans la conjoncture présente, de nier une intervention occulte. Diviser pour régner, ce vieil axiome machiavélique est l'un de ceux qu'ils affectionnent le plus et je crains bien pour ma part que le Vietnam du Sud n'en fasse à son tour la triste expérience, en se réveillant un prochain jour prisonnier derrière le rideau de bambou, victime de sa désunion.

4 mai 1955.

FERNAND PARREL.

Une des qualités de l'Eglise qui est la plus célébrée dans les Ecritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et peut-être si vous vous étonnez qu'au lieu de la nouveauté qui passe en ce moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point, il m'est aisé de vous satisfaire. L'Eglise chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'Esprit qui l'anime est toujours nouveau.

(BOSSUET).



REVUE BIMESTRIELLE

D'
A
MISSIONNAIRES
S
I
E



傳
教
會
報

PARIS-VII^e

60 FRANCS

SEPT.-OCTOBRE 1955

NUMÉRO 81

missionnaires

Rue du Bac

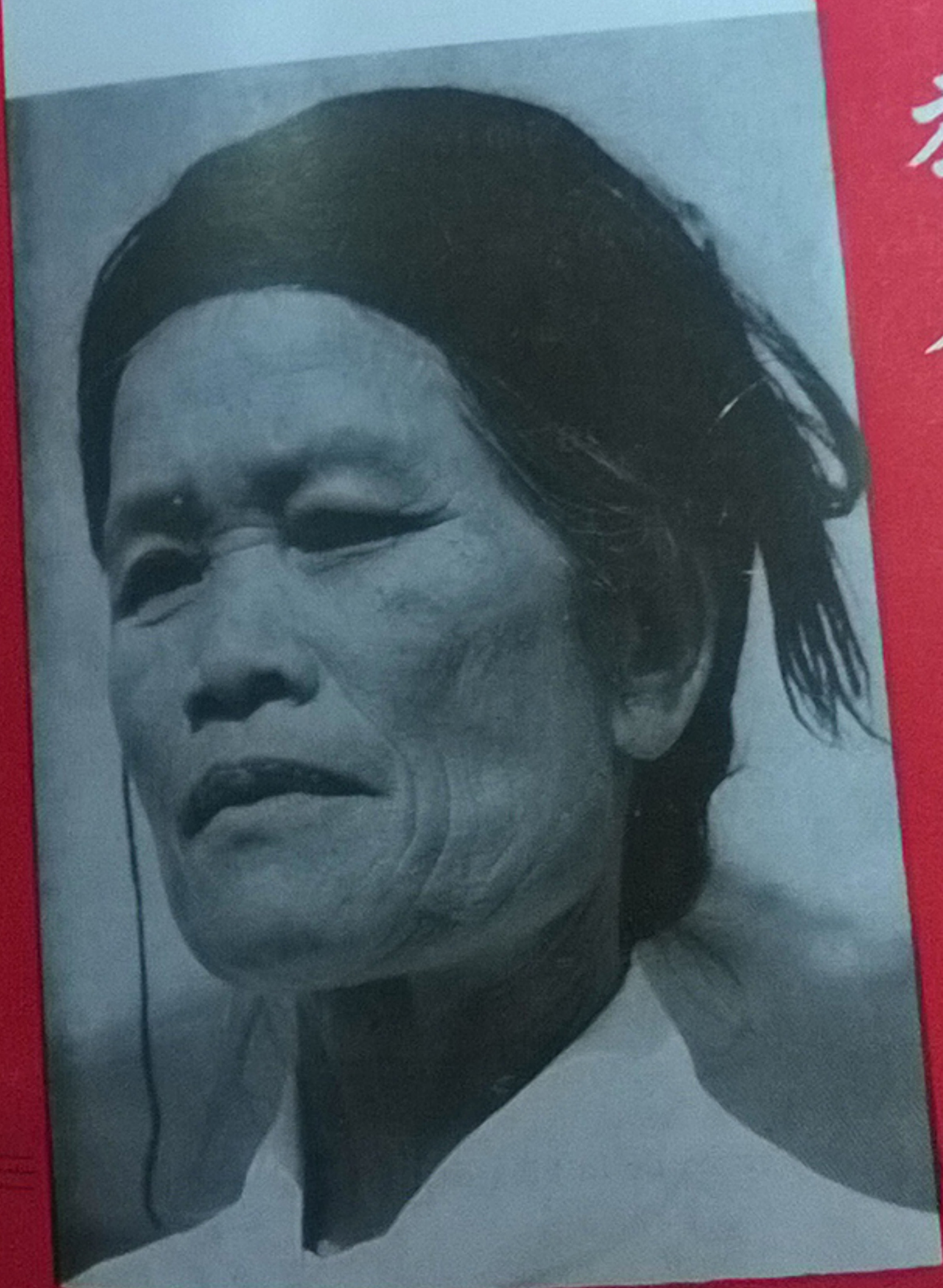
NUMÉRO :

REVUE LITTÉRAIRE

D'
ANNUAIRE
MISSIONNAIRES
S
I
E

အိန္ဒိယသမဂ္ဂ

傳教會報



PARIS-VI

60 FRAN

B I M E S T R I E L

MISSIONNAIRES D'ASIE

N° 83 — 60 F

IV - FEV. 1956

MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS — 128, RUE DU BAC (VII^e)

傳 教 會 報

